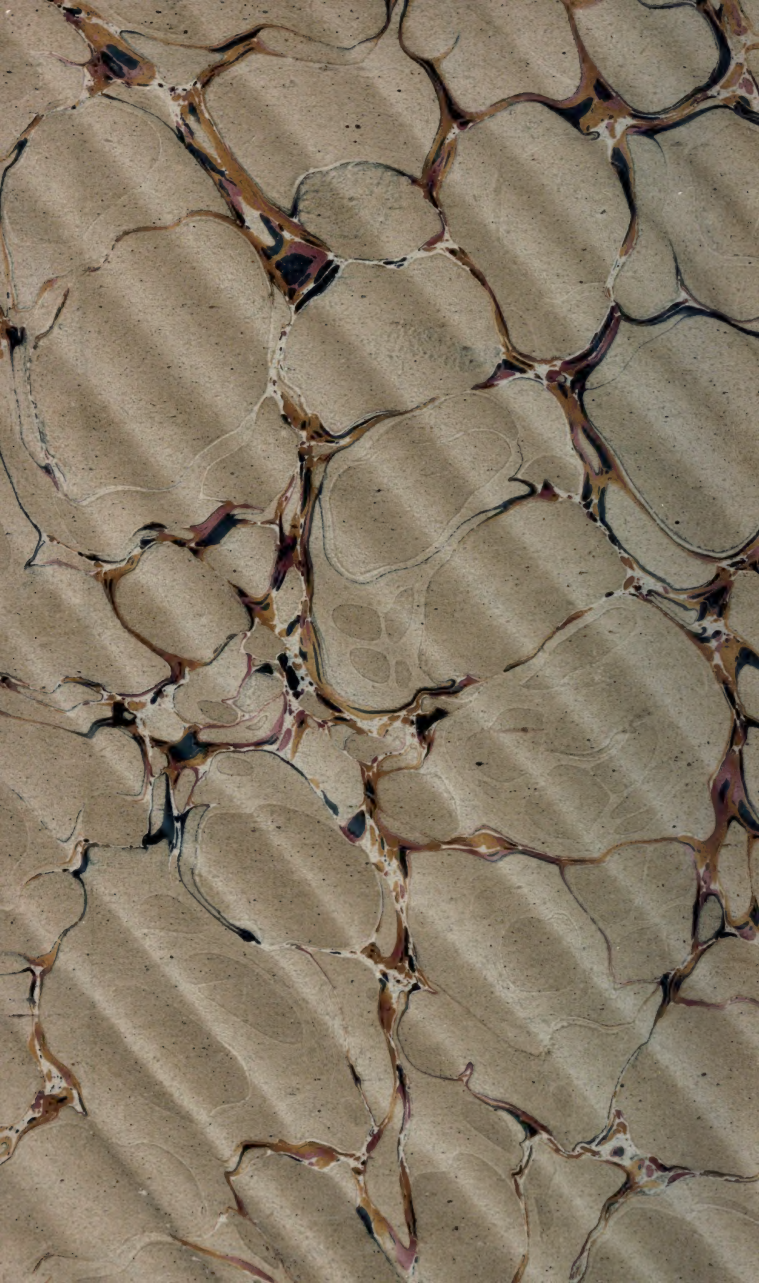


UNIVERSITY OF TORONTO DUPL




3 1761 00581970 1









Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa





## DU MÊME AUTEUR :

**BALLADES FRANÇAISES** (Première série). Avec une Préface de PIERRE LOUYS. — I. La Mer. Les Cloches. Les Champs. Le Hammeu. — II. Les Saisons. La Nuit. Un Livre d'Amour. Les Champs, la Route et l'Atre. L'Orage. — III. Orphée charmant les Animaux. Endymion. Bacchus Indien. Glaucus. Hercule et Omphale. Terme. Louis XI, curieux Homme. Coups sourds du Heurtoir. La Naissance de Coxcomb. — IV. Les Fous. Les Clowns. La Mort. Satan. Les Manants. Les Reîtres. Les Grands. Les Rois. — V. Les Premiers Pas. Il y a là des Cris. — VI. Les mauvais Songes. Les Demoiselles de mes Larmes. L'Amie sans Péchés. (2<sup>e</sup> éd.)..... 1 vol.

**MONTAGNE. FORÊT. PLAINE. MER.** (*Ballades Françaises*, deuxième série.) — I. La Montagne, les Glaciers et les Sources. — II. La Forêt, les Bois et les Ruisseaux. — III. La Plaine, les Prairies et les Fleuves. — IV. La Mer, les Ports et les Rivages. — *Suivi de : L'AMOUR ET L'AVENTURE. — D'ANCIENS JOURS.* (2<sup>e</sup> éd.)..... 1 vol.

**LE ROMAN DE LOUIS XI.** (*Ballades Françaises*, troisième série.) — I. Louis XI, curieux Homme. — II. La Ligue. — III. Maître Tristan l'Ermite. — IV. Les gentils Bienfaits de la Politique. — V. Maître Olivier le Dain. — VI. Les Etats-Généraux. — VII. La Rose d'York. — VIII. Maître Jean Balue. — IX. Louis XI, Homme considérable. — X. Charles le Téméraire. — XI. Lions et Renards. — XII. Complicités avec le Ciel (2<sup>e</sup> éd.)..... 1 vol.

**LES IDYLLES ANTIQUES ET LES HYMNES.** (*Ballades Françaises*, quatrième série.) — I. L'Amour. Morphée. Galatée. Les Faunes, Icare. Le Printemps. Les Napées. L'Ivresse de Nèere. Vénus. La Triple Hécate. Prométhée. Le Voyage de Jason. Hercule et Omphale. Hélène. Les Sirènes. L'Infidélité des Nymphes. — II. Arétuse. Les Néréides. La Fournaise. Le Dialogue nocturne. Le Sylvain fou. Bacchus et Ariane. Amaryllis. La Coupe de Ménalque. L'Eglogue. Les Brûlures de la Neige. Aculinus. — *Suivi de : INTERMEZZO. — LES JEUX DE L'HIVER ET DU PRINTEMPS* (2<sup>e</sup> éd.)..... 1 vol.

**L'AMOUR MARIN.** (*Ballades Françaises*, cinquième série). — I. La grande Ronde. L'Amour marin. La Rencontre. Les Chansons au bord de la Mer (I). La Hantise. Chansons pour Simonne. Chansons pour les Garces. Le Terre-Neuvier. Etc., etc. — II. La Vie et la Mort. M. le Curé de Langrune-sur-Mer. Les Chansons au bord de la Mer (II). La Vague fauchée. L'Ivrogne. Le Marin trop aimé. Chansons de Fou. Les dernières Chansons. Etc., etc..... 1 vol.

## EN PRÉPARATION :

**BALLADES FRANÇAISES**, nouvelles séries :

**LES HYMNES DE FEU. — HENRI III. — LOUIS XIV. — VISAGES** (portraits modernes). — **COXCOMB. — TENDRESSE** (poèmes à Suzon). — **LA VISION MYSTIQUE. — LA TRISTESSE DU SOLEIL.**



PARIS SENTIMENTAL

ou

LE ROMAN DE NOS VINGT ANS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Sept exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 7.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,  
y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

PAUL FORT

—

*BALLADES FRANÇAISES*

(VI<sup>e</sup> SÉRIE)

—

# Paris Sentimental

OU

le roman de nos vingt ans



PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCMII

102198  
2/6/10

PQ  
2611  
078P3

A REMY DE GOURMONT



# LIVRE I

A ANDRÉ BEAUNIER

Icy chanter, là pleurer je la vy,  
Icy sourire, et là je fus ravy  
De ses discours par lesquels je des-vie,  
Icy s'asseoir, là je la vy danser :  
Sus le mestier d'un si vague penser  
Amour ourdit les trames de ma vie.

PIERRE DE RONSARD.





# LA RENCONTRE

(Boulevard Sébastopol)



# I

## LA RENCONTRE

(Boulevard Sébastopol)

La petite aube rosit le sol et les lettres d'or aux balcons. C'est le boulevard Sébastopol, la gare de l'Est à l'horizon.

J'ai dû passer toute la nuit à promener mes petits ennuis. Je n'étais plus content de vivre. Alors, j'ai voulu prendre froid.

Du soleil au cœur, c'est dans les romances. Eh

---

bien, mon cœur s'est réchauffé : j'ai vu dans un ciel bleu de France voguer des nuages rosés.

Je vois en rose les maisons noires. Les arbres sont roses, l'air est rose. Il a plu, tous les toits sont roses. Le ciel se mire sur le trottoir.

J'entends mon cœur, voici l'aurore ! voici des fleurs aux marronniers, sur le boulevard Sébastopol infiniment pur et léger.

La gare de l'Est brille, et tout brille, la flaque où je pose le pied. Je ris comme cette petite fille, de la boue rose à ses souliers.

Je n'ai plus froid, je ris, je cours. Ah ! qu'on est leste au point du jour ! Je poursuis une petite fée, qui patauge dans des clartés.

Il n'est plus question de mourir. Je vois flamber l'or des enseignes, rougir les arbres et l'air rougir. J'ai chaud à ravir, et je t'aime,

---

Ô petite fille qui patauges par toutes les roses du trottoir, et j'oublie, petite fée de l'aube, toutes les mauvaises filles du soir.

Un baiser, oui ! et je te donne toutes les roses de ce beau sol et les lettres d'or des balcons, et le boulevard Sébastopol, la gare de l'Est à l'horizon !

Triomphe !.. à ce baiser ravi, les maisons luisent jusqu'au faite. — Accepterez-vous, d'un poète, la Rose ardente de Paris ?

et les ailes d'or de la Victoire sur la fontaine du Châtelet ? et ses deux couronnes à la gloire de notre amour, si tu voulais ?



# PREMIER RENDEZ-VOUS

(Square Monge)





## II

### PREMIER RENDEZ-VOUS

(Square Monge)

Ivresse du printemps! et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire. — Ah! vraiment, c'est d'un beau vert, c'est très joli, le square Monge : herbe verte, grille et bancs verts, gardien vert, c'est, quand j'y songe, un beau coin de l'univers. — Ivresse du printemps! et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire.

Et c'est plein d'oiseaux dans les arbres pâles, où

le ciel ouvre ses fleurs bleues. — Les pigeons s'aiment d'amour tendre. Les moineaux remuent leur queue. J'attends... Oh ! je suis heureux, dans ce délice de l'attendre. Je suis gai, fou, amoureux ! — et c'est plein d'oiseaux dans les arbres pâles, où le ciel ouvre ses fleurs bleues.

Je monte sur les bancs couleur d'espérance, ou bien je fais de l'équilibre... sur les arceaux du parterre, devant la statue de Voltaire. Vive tout ! vive moi ! vive la France ! Il n'est rien que je n'espère. J'ai les ailes de l'espérance. — Je monte sur les bancs pour quitter la terre, ou bien je fais de l'équilibre.

Elle a dit : une heure ; il n'est que midi ! Aux amoureux l'heure est brève. — L'oiseau chante, le soleil rêve. Chaque fois qu'Adam rencontre Ève, il leur faut un paradis. Derrière la grille, au soleil, l'omnibus y pense engourdi. — Elle a dit : une heure ; il n'est que midi ! Aux amoureux l'heure est brève...

Devant la statue, un chat blanc, un jaune, — et le jaune, c'est une chatte! — roulent, s'éboulent sur le gazon chaud, se montrent les pattes, miaulent, se battent. Le soleil étire doucement ton sourire, ô mon doux Voltaire, ô bon faune. — Devant ta statue, un chat blanc, un jaune, roulent, s'éboulent, se montrent les pattes.

Les arbres s'enfeuillent au chant des oiseaux. Le bourgeon de mon cœur éclate! — Et je vacille rien qu'à voir les diamants de l'arrosoir envelopper l'herbe d'une bruine. Un arc-en-ciel part de l'échine du philosophe, et va trembler dans les branches d'un marronnier. — Les arbres s'enfeuillent au chant des oiseaux. Le bourgeon de mon cœur éclate!

L'azur est en feu : un chien flaire un chien sous le banc où dort le gardien. — Une petite fille saute à la corde et sur son ombre, et d'autres et d'autres. Je vois leurs ombres, sur l'allée, ou s'élar-

gir ou s'affiner. Et tout ça chante à qui mieux mieux : « Au petit feu ! au grand feu ! c'est pour éclairer le bon Dieu ! » — L'azur est en feu : un chien flaire un chien, sous le banc où dort le gardien.

Voici le marchand de coco musical, chargé de ses robinets d'or. — Ses robinets sont des serpents, d'où gicle son coco sonore dans les timbales des enfants. Rafraîchissons notre luxure : vite ! pour un sou de ta mixture, Laocoon étincelant. Je bois à toute la Nature, je bois à ton bronze bouillant, toi qui souris de l'aventure, ô vieux Voltaire, ô doux méchant. — Voici le marchand de coco musical. Ses robinets sont des serpents.

Ah ! printemps, quel feu monte de la terre ! quel feu descend du ciel, printemps ! — Devant la statue de Voltaire, j'attends ma nouvelle Manon. Et cependant qu'elle tarde, Voltaire, assis, est patient : je regarde ce qu'il regarde, une pâquerette dans le

gazon. J'attends. — J'attends, ô ciel ! j'attends, ô terre ! sous toutes les flammes du printemps !

Deux heures. Éparpillons cette marguerite. « Un peu, beaucoup, passionnément... » — Passionnément, petite Manon, viens vite, accours, je t'en supplie. — Hé ! toi, tu souris d'un sourire à me rendre fort mécontent. Sale encyclopédiste ! — Oh !... La voici sous toutes les flammes du printemps !...

Et les arbres tournent et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire. — Décidément, c'est d'un beau vert, c'est délicieux, le square Monge : herbe verte, grille et bancs verts, gardien vert, c'est, quand j'y songe, un beau coin de l'univers. — Je monte sur un banc couleur d'espérance. On doit me voir de toute la France !



## LES BEAUX DIMANCHES

Vous rappelez-vous notre douce vie,  
Lorsque nous étions si jeunes tous d'eux,  
Et que nous n'avions au cœur d'autre envie  
Que d'être bien mis et d'être amoureux ?

VICTOR HUGO.





### III

## LES BEAUX DIMANCHES

Fuir, les dimanches, dès le matin saint-cyrien, superfleuri, parfumé de Seine-et-Oise, aux sons des cloches plein le ciel bleu, fuir dans les belles banlieues avec sa belle amie (du penchant de Montrouge), infidèle dans la semaine et fidèle le dimanche, la mutine qui fera si souvent à vos doigts renouer sur l'or frivole de ses cheveux, la grâce, envolée au vent, d'un ruban bleu!

Oui, laisser, poète, quelque gloire derrière soi,

---

dans Paris, les dimanches, par les rues d'or si tristes où, certainement, vos amis se promènent et, après d'autres belles choses, disent de vous : « Comme il a fait cela ! » Impérialement, laisser cette juste gloire frivoler de lèvres en lèvres d'amis. Adieu, le boulevard nu aux arbres se mirant sur l'asphalte arrosé de neuf, et près la petite rue religieuse où vos amis se promènent et disent : « Lui!... » jusqu'au soleil hésitant à rougir, à quatre heures, sur les murs des couvents, rue Notre-Dame-des-Champs. Ils vont. Le but, un dôme. Puis, le temps encore, ils vont. Et le soleil sur le pont et place de la Concorde est si longtemps sans mourir. On boira le soleil miré dans la wallace. « Amis! buvons à la gloire de l'ami! » Ils chantent, car le dimanche donne un vernis aux chansons. Ils chantent votre gloire. (C'est si bon de le croire...) « Lui! » vont-ils dire encore; et ils ne sont plus que deux. « Lui! » pensera-t-il, sans doute, aussi le dernier, celui de la petite maison au jardin de vieille mère, le jardin au puits de mousse, derrière l'Observatoire.

Mais soi, fuir dès le matin saint-cyrien, superfleuri, parfumé de Seine-et-Oise, aux sons des cloches plein le ciel bleu, fuir dans les belles banlieues avec sa douce amie (du penchant de Montrouge), infidèle dans la semaine et frivole le dimanche, la mutine qui fera si souvent à vos doigts renouer sur l'or câlin de ses cheveux, la grâce, envolée au vent, d'un ruban bleu.

Être simple et loin de toute gloire, — avoir ce bonheur très grand d'apercevoir quelque bon visage, au chapeau vert ombrant la haie en fleurs, qui vous semble enfin ne pas vous apercevoir, — et la joie inouïe de contempler, gravement, jusqu'aux bestioles, la moussure d'un arbre comme un herboriseur, pour moins sembler entendre, là, derrière la treille, la voix d'un connaisseur qui trouve *jolie, jolie* votre belle. On n'en a pas l'air, ça vous flatte le cœur. — Chère joies!... Ah, ah, chantons sur le pavé des gardes! — Après le déjeuner aux petits verres calmeurs d'âme, enfin se coucher bien au

long, dans un pré... Là, on entend les grenouilles causer... « Avec une épingle et du rouge, on les pêcherait. La mare est proche... » — « A quoi bon? » On écoute on ne sait quoi qui chante dans les herbes... et dix fois on s'est retourné, les yeux piquants-piqués comme aux chandelles à minuit, on est lourd, on s'est retourné pourtant cent fois, parce que le bras s'enfourmille sous la lourdeur d'un front aux cheveux lourds d'épingles, la lourdeur d'une bouche grande ouverte au ciel lourd.

Et revenir déjà, par la nonchalance du couchant, revenir des belles banlieues avec sa belle Manon penchant un peu la tête et rouge et décoiffée, — la mutine vous a fait, si souvent, retrouver, dans les doux environs de sa nuque frivole, la grâce d'un ruban, du ruban qui s'envole !... (Aimons ces jeux magiques et taisons nos secrets.)

Revenir par les bois où l'on voit le couchant pendre au bout des allées ses glaces mélancoliques,

---

les doigts nerveux, repris d'une caresse aimée, puis mollement repris à des caresses vides... lassement regagner cette gare lointaine... et n'être plus heureux... et près du Pont-des-Chênes, étouffer un sanglot devant la mare en feu... et devant la nuit, l'aurore et le matin, sentir aux cartons verts de son bureau sa main... et n'être plus heureux en songeant à demain. — Mais, paraît-il, « les douleurs sont des folles » : ce qu'elle chante, ma mie, pour endormir ma peine. — Enfin, le train lancinant. La Tour Eiffel s'embrase sur le Bas-Meudon. Ça vous fait aimer l'ombre, là, que l'on comprend tant. — Paris. L'à-tâtons. Et lundi, demain. Demain, déjà lundi... Idée de trouver juste la romance aux sanglots... « Tout est vain, tout est fou, les douleurs sont des folles... » Lundi ! la muraille noire. Et si loin derrière, le prochain dimanche. — Le Travail!!! — Oh, tristesse, et souffrance au cou serré... Le bureau. Ecrire à la dérobée sa peine et la rimer ? Mais non. Les deux mains aux lourds cartons boueux ; aspirer de la poussière humide ; s'embrouil-

ler les doigts aux toiles d'araignée ; « Police 413 !  
avenant 117 ! » ou l'ordre du plus fort, ah ! du  
plus fort, en somme ; et ton coup de poignard dans  
la gorge, ô fouinard voisin à la terrible haleine ; et  
la fièvre enfin quand la main moite se crispe, et le  
frisson au dos quand la main s'est fermée sur la  
poignée de cuivre.

Ah ! le joli réel de nos jeunes vies, poètes !...

Et c'est là notre vie jusqu'au prochain dimanche  
où, laissant nos amis propager notre gloire litté-  
raire dans Paris, réciter dans les rues les Poèmes  
de nos soirs (que c'est bon de le croire !), nous irons  
nous aimer dans la paix des banlieues, chan-  
ter au fond des bois nos chansons de faubourg,  
« les Douleurs sont des folles », ou « l'Étoile  
d'amour », avec celle qui nous fait si souvent rat-  
traper, fuyant sous l'or câlin de ses cheveux légers,  
son amour, ses rubans, ses serments envolés !

# L'AMOUR AU LUXEMBOURG

(Crépuscule d'Eté)

*A Jean Guiffrey.*





## IV

### L'AMOUR AU LUXEMBOURG

(Crépuscule d'été).

Le couchant violet tremble au fond du jour rouge.  
Le Luxembourg exhale une odeur d'oranger. Et  
Manon s'arrête à mon bras : plus rien ne bouge,  
les arbres, les passants, ce nuage éloigné.

Il n'est plus une fleur où l'air lourd ne se pose,  
et qui ne sente en elle un cœur battre et mourir,  
un cœur d'air étouffant sa corolle; et les roses  
défaillent vers la terre, sous le poids du zéphyr.

Il semble que le monde entier n'ait plus qu'une âme. La poussière du jour retombe parfumée; et le bassin respire un jet d'eau qui se pâme et, sur sa propre image, en mourant, vient chanter.

Tout meurt, et tout renaît pour une vie chantante, aromatique, éparse et mêlée aux nuances, et comme dans la bouche un fruit délicieux, les arbres veloutés me fondent dans les yeux.

Et le jet d'eau s'est tu : c'est la rosée qui chante, là-bas, dans les gazons, où rêvent-les statues, et pour rendre, ô sens-tu? la nuit plus défaillante, les orangers en fleurs ont enivré la nue.

Manon, près de mon cœur, et devant tout l'espace que prennent les étoiles pour graviter vers nous, de vos beaux yeux voilés, Manon, regardez-vous flotter dans la nuit bleue la blancheur des terrasses?

C'est aux lueurs dernières que l'ombre est embaumée, et Manon sur mon bras couche son front pâmé, et je lui crois une âme en cette heure irréaliste, lui faisant une part dans l'âme universelle.

Que cherchez-vous, Manon, qui relevez la tête, et que rêver de plus à notre enchantement? Paris entre les feuilles s'illumine peut-être. La vie est où nous sommes, et c'est Paris qui ment.

Viens trouver dans mes bras le plus doux des séjours. N'est-ce pas, leur bercement, qu'il ajoute au silence? Dans tes yeux agrandis, dans tes yeux où tu penses, je vois le ciel d'étoiles sur tout le Luxembourg!

Oh! si c'était, ce soir, le plus beau soir du monde, ou que le monde ne fût créé que pour cette heure! Comme deux nuages d'orage nos deux cœurs se confondent. Oh! défaillir d'amour, ton cœur contre mon cœur.

Lointaine, à Saint-Sulpice, une cloche résonne.  
— « C'est rue de Médicis, Paul, que l'on va manger? » — L'ombre s'accroît. Au doux parfum des orangers, se mêle la senteur amère des géraniums.

# SUR LE PONT AU CHANGE

(Le soir d'une brouille avec Manon)

*A Henri Brewster.*



## SUR LE PONT AU CHANGE

(Le soir d'une brouille avec Manon)

Ce soir, on vend des fleurs sur le Pont au Change. L'air, par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière. C'est demain Sainte-Marie. Une heure dorée coule au fond du ciel occidental et sur les quais, et jette un éclat fauve au milieu de la foule. On voit le mouvement trouble de la place du Châtelet, où des fiacres sursautent, où glissent les tramways. D'un square qu'on arrose, il monte une buée, qui donne un flottement doux à la Tour Saint-Jacques... L'air,

par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière... Sur le pont embaumé, j'erre parmi la foule. Les œillets et les roses débordent les parapets, s'écroulent des trottoirs en cascade, et se mêlent aux roues qui les emportent lentement dans leurs rais, aux jupes qui les frôlent, aux pas qui les entraînent.

Sept heures vont sonner à l'horloge du Palais. — L'occident, sur Paris, est comme un lac d'or plain. Dans l'est nuageux gronde un orage incertain. L'air est chaud par bouffées, à peine l'on respire. Et je songe à Manon et deux fois je soupire. L'air est chaud par bouffées et berce l'odeur large de ces fleurs qu'on écrase... On soupire en voyant de frais courants violets s'étirer sous les arches du Pont-Neuf qui poudroie sur le soleil mourant. — « Tu le sais, toi, Manon, si je t'ai bien aimée ! » L'orage gronde au loin. L'air est chaud par bouffées.

Entre les pots de fleurs, les gerbes, les bouquets et la rangée à jour des balustres, on peut voir un



fleuve lent glisser sous des reflets d'or noir. Il semble que la Seine oppressée va mourir de la mort du soleil vers qui elle s'étire. Son eau souffrante, aux longs déchirements violets, entraîne au loin les roses tombées des parapets. Un dernier rayon bas et fiévreux du soleil a pris, entre les quais, la largeur de la Seine, et bat d'un pouls brûlant chaque flot qui soupire... Tristement, je m'accoude au garde-fou du quai... L'air chargé de parfums est plein de souvenirs, et je songe à Manon qui m'a tant fait souffrir !

Sur le Louvre lointain, quelle étoile scintille où le ciel est couleur d'espérance ? Ah ! je sais. Manon me l'a chantée : « C'est l'étoile d'amour... Des amants, des maîtresses, là haut, s'aiment toujours?... » Tu brilles dans mes larmes, ô Vénus diamantée ! Mais une fumée noire m'en dérobe le signe, comme un présent amer efface un doux passé. Qu'importe à la fumée les pleurs et la misère des amants qui s'accourent, le soir, aux parapets ? —

Je fermerai mon cœur à toutes ces chimères. — Qu'une rosée d'étoiles enveloppe la nuit, ou bien que cet orage endeuille le ciel vert, rien ne touche le cœur qui ne bat que pour lui. Un jour, Manon chantait : « L'amour est éphémère ! » — « Comme votre beauté, lui dis-je, et votre chair... » Ces fleurs seront flétries qui tremblent sous l'orage... Le ciel éclaire et tonne. Moi, j'ai repris courage.

O grave, austère pluie, où monte l'âme des pierres et qui portez en vous une froide lumière, glacez mon âme en feu, rendez mon cœur sévère, imposez la fraîcheur aux mains que je vous tends ! L'averse tombe un peu... elle tombe... j'attends... Quoi ! la lune se lève ? Quoi ! l'orage est passé ? Quoi ! tout le ciel en fleurs ? et l'air sent, par bouffées, l'œillet, la tubéreuse, la rose et la poussière ? Une étoile d'amour sur le Louvre a glissé ? J'achète des bouquets ! quoi ! je suis insensé ? Et je ris de mon cœur, et je cours chez Manon, des roses plein les bras, implorer mon pardon ?

# BULLIER

*A Fernand Pons-Carme.*



## VI

### BULLIER

Béguins d'une heure, amours d'amants, portemonnaie et sentiment.

Bullier, dont le style ottoman, fleuri de globes électriques, plaît à toutes les demoiselles de la Taverne du Panthéon, Orient pour vingt sous, harem où l'odalisque est à cinq francs, quand ce n'est pas la mi-carême, Bullier, dans son style ottoman, accueille tous les sentiments des enfants de la République, sous sa colonnade électrique.

Amours d'un soir, amours d'un an, béguins d'une heure ou d'un moment, émotionnettes d'étudiants, caprices des futurs notaires, — porte-monnaie et sentiment, ah ! folies des huissiers enfants ! si ça durait la vie entière, ça ferait-il plaisir aux parents ? — Mais écoutez cette misère : le coup de foudre, à en mourir, de ce vieil aspirant docteur pour la petite Esméralda. « Souviens-t'en ! l'on jouait *España!*.. Depuis ce jour-là, mon cœur saigne... » Il n'en mourra pas cependant, il nous fera mourir plus tard, sous un coup de foudre de son art. — Béguins d'une heure, amours d'amants, porte-monnaie et sentiment. — Et les gros lots de la déveine : ces glorieuses passions d'un an, et les collages, les collages, tous les collages comme du beurre sur une tartine d'enfant, que l'on se coupe chaque jour, dans le pain mollet de l'amour !

C'est à Bullier que je scintille, moi, Grand-Maître des Sentiments. J'y mène mon chapeau Rembrandt, et ma cravate en foulard noir où l'effigie

d'un César brille, faisant bien ressortir la soie, et ma redingote, à l'instar d'un Berlioz ou d'un Delacroix, d'un Hamlet de dix-huit cent trente menant sa peine à la Courtille, et mon amertume indolente à chercher Manon qui me fuit, car mon ombre sur l'escalier, quand je descends, noir, dans Bullier, traîne à mes pas comme le suit, le manteau de Mounet-Sully !

Orient pour vingt sous, harem fleuri de globes électriques, où l'odalisque est à cinq francs, quand ce n'est pas la mi-carême, Bullier, dans son style ottoman, accueille tous les sentiments des enfants de la République. — Je ne dis rien de la musique.

Elle est ce soir bien entraînante... Aussi bien, il m'en faut parler. Et tenez, l'on joue *España* ! Bullier autour de moi tournoie, ou du moins devrait tournoyer. Mais ventre à ventre et jambes dans jambes, les demoiselles du Panthéon, avec des rapins ou des nègres (comme avec les futurs intègres

magistrats de nos Parlements) dansent le boston mécanique. Un boston sec comme un coup de trique. Les bras dans l'air font un levier. Ah ! plus de chahuts héroïques, à décrocher la lune, du pied ! Mais l'air de ne pas avoir l'air. On est américain, *my dear*. Et puis, à quoi bon se hâter ? Nous ne sommes pas épileptiques. « Conspuez, conspuez les hystériques ! » Sous la colonnade électrique on soigne sa petite santé.

Seule, Manon s'en donne à cœur-joie sous son chapeau de roses blanches. Elle passe de bras en bras. Comme elle y pâme, tournoyante ! Elle est offerte à qui voudra. C'est celui-là qui la renverse, et le parquet tourne autour d'eux. Inutile qu'on la soutienne, elle est déjà dans d'autres bras, et finit dans les bras d'un nègre, pris d'un tremblement amoureux. Un baiser de ces larges lèvres... et Manon lève ses yeux bleus vers un front énorme et luisant où les gouttes de sueur sont d'argent. « Les baisers de nègre, ça se rend ! On dit que ça porte



bonheur. » Manon se hausse sur les pointes, et, d'un coup de tête joli, redresse un peu les roses blanches qui lui tombent à l'Ophélie. Une tête crépue se penche sous l'étreinte de ses dix ongles, et Manon, la bouche en cœur, décolore ses lèvres peintes sur l'énorme front en sueur. — « C'est bon ! je danse et m'acoquine avec toi, Jeanne la Rouquine. — Hein ? tu l'as vue contre son nègre ? Faut-y bien l'aimer, le cirage ? Ça ne fait rien, faut du courage. — Ah ! oui, je sais, ma douce enfant, je ne suis noir que de vêtement. Tous les nègres sont des sultans. »

Béguins d'une heure, amours d'amants, portemonnaie et sentiment. Ici les nègres sont les sultans.

« Mais viens-t'en, Jeanne la Rouquine, ah ! viens sous ces bosquets charmants. — Non ! la poésie m'enquiquine. — En douté-je, ma tendre enfant ? Tes cheveux roux sont ravissants. Viens sous la

grotte : elle est bleu sombre... Tu mets tes doigts dans ma cravate ? Je ne suis pas une colombe. Allons, Rouquine, à bas les pattes ! Non, laisse-les. Sous tes doigts blancs, vois, mon César brille dans l'ombre. Ton teint de morte est surprenant. »

Un coup de feu tonne dans la salle. « Rouquine, sens-tu ?... Ça sent la poudre. » Mais la Rouquine est toujours pâle. D'autres pâleurs se précipitent et vont se perdre dans la foule, arrêtée net, avec l'orchestre, en plein boston et sur ses gestes. — « Vous en revenez, vous ? Qu'y-a-t-il ? — *Miserere !* Ainsi soit-il ! C'est le vieil aspirant docteur, vous savez bien, qui s'est tué. — Ah, ah, ça n'est pas ordinaire. — Là-bas, près du tir, il saigne... Il n'a pas fini son cocktail. Esméralda buvait un gin. Ils se sont dit des saletés. » Ah ! pensai-je, des choses mortelles. Et je repris cela très haut, car c'était vraiment le bon mot. — « Le voilà bien, le coup de foudre ! Près du tir, n'est-ce pas ? c'est payé, » fit tout à coup Jeanne la Rouquine,

---

puis elle courut les bras levés. — « Esméralda buvait un gin. Ils se sont dit des saletés. Cela pique ma curiosité. » — Quand j'arrivai auprès du sang, Manon était au premier rang. Alors, je vis des roses blanches pendre sur un sourire d'enfant.

Amours d'un soir, amours d'un an, amours d'une heure ou d'un moment : sous sa colonnade électrique, Bullier, dans son style ottoman, accueille tous les sentiments des enfants de la République !



# JALOUSIE

(Place Notre-Dame)



## VII

### JALOUSIE

(Place Notre-Dame)

Que voulez-vous qu'une âme un peu jalouse d'amour exprime d'attendri, que voulez-vous qu'une âme trop jalouse d'amour exprime, en cestemps-ci?

Lorsque vous aurez dit qu'aux toits bleus attristés le jaune soleil du soir vous aura fait rêver de tristesses partagées, sera-ce de l'espoir ?

Il s'en faut que l'amour, à Paris, se lamente. —

« As-tu fini, petit? » — Ce soir les tours de Notre-Dame étaient sanglantes, comme ma jalousie.

Le soleil disparu vint battre encore la pierre, d'un froid rayon perdu, et mon regard caché jeta son dur éclair contre ton front penché.

Traversant le parvis, j'épiaï ton sourire... — Le macadam brille. Il a plu. Un réverbère clignote, et je vois ton sourire. J'écoute la cloche du salut!



# AMOURS D'UN SOIR

(Taverne du Panthéon)

*A Léonce Richard.*



VIII

AMOURS D'UN SOIR

(Taverne du Panthéon.)

I

J'ai trompé Manon qui m'avait trompé, — elle par distraction, et moi par vengeance.

C'est à la Taverne que la chose se fit. Quelqu'un m'y aida : c'est Jeanne la Rouquine.

Tout le monde l'a vu, tout le monde le sait, la chose n'alla guère plus loin qu'un baiser.

Alors, méritais-je la mélancolie d'être par tout le monde félicité ?

Alors, méritais-je la félicité d'entendre Manon m'approuver à l'oreille ?

— Où sont-ils, les amoureux d'autrefois?... Au clair de lune, dans la vapeur des bois.

Je t'entraîne, tu m'entraînes. Où ? A la Taverne, montrer notre amour par le temps qui court.

Faut-il se connaître depuis bien longtemps, pour s'aimer des yeux devant un cocktail ?

La vie n'est pas si grave et c'est mieux d'en sourire... Ton regard se voile, ma poitrine soupire.

Jeanne! tu ne dois pas plus faire attention à moi que si je n'étais point là, les yeux sur ton cocktail.

Je songe au clair de lune, à la vapeur des bois, au mystère, à l'amour, aux amours d'autrefois.

Tiens, levons-nous ensemble et renverse ton verre. Il faut qu'on nous regarde sortir dans la fumée, ma bien-aimée!

J'ai failli crever de mélancolie, en écoutant John qui jouait du banjo...

Avec John son nègre, Manon nous a vus. Embrasse-moi, Rouquine, au clair de la lune!

— Où allons-nous?— Nulle part. Redescendons au bar. Je voudrais qu'ils nous voient rentrer dans la fumée, ma bien-aimée!



## LIVRE II

Ainsi m'ont amours abusé,  
Et pourmené de l'uys au pesle.  
Je croy qu'homme n'est si rusé,  
Fust fin comme argent de crepelle,  
Qui n'y laissast linge et drapelle,  
Mais qu'il fust ainsi manyé  
Comme moi, qui partout m'appelle :  
*L'Amant remys et renyé.*

FRANÇOIS VILLON.





# LE MOULIN D'ORGEMONT

(Coteau d'Argenteuil)

*A Paul Adam.*



# I

## LE MOULIN D'ORGEMONT

(Coteau d'Argenteuil.)

On s'est tout pardonné, hier, avec Manon. — Quand l'Amour est vivant, il faut bien qu'il respire, et le jeu léger de sa respiration est dans la brouille et la réconciliation. L'une ou l'autre, à la fin, peut le faire mourir en cessant tout à coup. Mais l'Amour sait choisir, et meurt sans demander votre permission.

Faire semblant de mourir dans un raccommodement, c'est le plus doux plaisir de l'Amour immor-

tel. Il vous conduit, le soir, dans la campagne, il aime, quand les blés s'attendrissent aux lueurs du couchant, ou que la lune tremble au milieu des grands chênes, à s'étendre, à rêver entre les deux amants. Touchez son cœur. Il dort?... Il est mort cependant.

Mais non, il se réveille et plus loin vous conduit. Il veut vous faire asseoir au bord de ce vieux puits. L'horreur du crépuscule agite au loin les frênes, et la lune est couleur de sang sur le coteau. Entre les deux amants, pas un geste, pas un mot. Il se couche à leurs pieds. L'Amour est là, rêvant. Soudain il s'égorge — et puis meurt tout doucement.

Je veux dire qu'il s'exerce à des métamorphoses. Le sang tout plein son cou, c'est le collier de roses qu'il tressait en marchant devant vous, les amants ! Pour se blesser, l'Amour n'a que ses ongles roses. Mais son « couic » dans la nuit fut si plaintif, vraiment, et la mélancolie est telle sur les champs, que

deux cœurs ont bien cru que l'Amour était mort. Hé, nenni! Le petit bonhomme vit encore.

« Réconciliation ! Réconciliation!... O Manon retrouvée, ô ma chère Manon! nous n'irons point donner dans ces vagues tourments. La campagne, pour nous, vois-tu, c'est la tonnelle, Argenteuil, Orgemont, la joyeuse aubépine, que l'on voit se mirer dans le jus de la treille! » Alors, Manon m'a dit: « Invite la Rouquine. » — On s'est tout pardonné, hier, avec Manon...

Le couchant embrasé derrière la colline cerne et découpe en noir le moulin d'Orgemont. Une oblique lueur ensanglante les vignes, les touffes des asperges, un carré de gazon, et l'ombre des cailloux s'allonge sur la terre... L'ombre noire de la tour s'allonge et vient vers nous, qui gravissons la sente en pliant les genoux.

Je soutiens dans mes bras la Rouquine et Manon.

La taille abandonnée, elles penchent le front. Toutes les deux sont ivres, et chacune m'incline. L'odeur des violettes embaume la colline. Et je ramène à moi, plus près encore, Manon, mon autre bras aussi rapproche la Rouquine, et nous cherchons un équilibre précieux.

Derrière nous, Paris s'allume avant les cieux. Un coup d'œil — et je suis repris par ma fonction. Les doux cheveux flottants sont pleins d'inquiétudes, mais les yeux au travers ont des béatitudes. Je sens vivre deux cœurs, là, sous mes doigts, je sens deux joues brûler mes joues, et vois quatre narines battre à l'odeur des violettes, mais, boum ! deux fronts

chavirent sur mes deux épaules et je chavire tantôt vers la Rouquine et tantôt vers Manon. « Jamais nous n'atteindrons le haut de la colline ! Asseyons-nous ici, je n'en puis plus : je m'effeuille. » On s'assied tous les trois, les pieds vers Argenteuil. Du

vaporeux lointain, la Tour Eiffel émerge, au-dessus des vignobles et des touffes d'asperges.

Le soleil meurt dans un million de vitres fines. Paris est un diamant dont battent les clartés contre la grande émeraude du ciel oriental. — On dirait de l'absinthe! fait Jeanne la Rouquine. — C'est tapé, dit Manon. Je susurre : Pas mal. — Oui, mais y a-t-il du gin au moulin d'Orgemont? demande la Rouquine. — Oh yes, répond Manon.

— Mes enfants, ne nous frappons pas, on s'est cuité. Jamais nous n'atteindrons le haut de la colline. Nous coucherons dans l'herbe, ça nous pend aux tétons: (Ainsi parle Manon.) — J'ai soif! dit la Rouquine. — Tout un S de la Seine est rose et argenté. Mais que c'est triste, au bord, cette électricité qui se mêle au soleil dans les vitres d'usine.

Les doux cheveux dorés de Manon sur mon cou flottent, et vont se mêler aux cheveux roux de

Jeanne, dont la tête nacrée vacille et dont l'œil pâme, et la Tour Eiffel glisse un rayon sur nous trois : comme il fait jour encore, c'est un beau rayon pâle. Jeanne met dans mon cou son fin profil tout chaud, et je sens la fraîcheur de ses dents sur ma peau.

Nous voici donc à la campagne tous les trois. C'est Manon qui voulut. Jeanne s'est laissé faire. Oh! ça lui était bien égal à mon endroit pourvu qu'elle eût toujours du vin gris dans son verre. D'ailleurs, elle eut toujours les lèvres à son verre. Ce que l'on a fêté? Le raccommodement de l'amante fidèle et du sensible amant.

On l'a beaucoup fêté, comme il le devait être, avec du vin, des pleurs et d'éternels serments.— La Rouquine peut dire!... Je t'aime bien, peut-être!... Et puis, tu as eu tort, ce nègre était charmant, très correct. — Oh! la la. — Très correct et charmant. — Ah! qu'un nègre, Manon, vous ait faite par-



jure! — Bah, il n'en voulait pas à mon cœur, je t'assure...

« Mais vois-tu, comme dit la chanson, mon gros loup, tu sais bien? la chanson de Manon que tu aimes... tu ne sais plus?... Tu te montres par trop jaloux, et la misère est un peu dure... oui, la misère! (Alors elle a pleuré.) Méchant qui m'assassines! — C'est vrai, tu n'es pas raisonnable, dit la Rouquine. Je ne répondis rien. Pour ma part, je pleurais.

Nous avons tous les trois pleuré dans le bosquet, où tout à l'heure encore nous mangions du lapin. Manon pleurait sur ses malheurs, moi sur les miens, et Jeanne la Rouquine sur la mort, quoique ancienne, d'une toute petite « crotte » de rien du tout, de chienne. Le patron vint nous voir, un homme bien humain. — Quoi! l'on pleure au bosquet? — On s'est raccommodé. — Ah! c'est que... l'on s'y est quatre fois suicidé,

Alors nous avons ri plus qu'on avait pleuré. Doux retours de la vie ! Ayant séché ses larmes, la Rouquine chanta sa chanson des gendarmes. — « Voici les gendarmes qui passent. Fillettes aux minois éveillés, on voit vos bonnets qui dépassent, cachez-vous bien au fond des blés. » — En chœur, au refrain ! — « Au fond des blés, au fond des blés, des blés ! »

Le dessert fut céleste, où je vis deux petites filles, cependant que le soir rougissait la tonnelle, se pencher l'une vers l'autre, sur la table, et, doux ciel ! unir du bout des lèvres, ainsi, leurs doux profils, sous le large bord noir d'un chapeau mousquetaire, qui rebroussait la paille d'un chapeau de bergère.

Pour les récompenser d'avoir été si belles, d'abord je titubai, puis, frappant sur la table d'un poing à faire jaillir le tavernier du diable, je leur dis : Attention !... attention, mes enfants. Rien n'est beau comme d'aller boire sur la colline. Oui,

tout là-haut, s'ennuie un certain petit gin, dans l'honorable cave du moulin d'Orgemont. — Fourchettes et couteaux firent chanter les verres, tant la proposition avait grand caractère !

Et nous voilà maintenant les hôtes des cri-cri, le derrière dans l'herbe, et les pieds vers Paris... Le jour s'éteint dans la rosée. L'instant est noble... Soudain Manon s'éloigne, en retroussant sa jupe, et sur le ciel d'émeraude sa silhouette ondule. Elle revient, candide, en rabaissant sa jupe. Non, elle n'a rien fait, turlututu ! Elle tire, sur ses dents, un joli morceau blanc de jujube, acheté, sous la treille, à un vieux Turc ignoble.

Le rayon de la Tour Eiffel toujours circule, et tournoie sur l'Exposition au crépuscule, comme un sabre d'argent sur le front d'une almée. Manon cherche, au passage, à le saisir sur l'herbe, et Jeanne lui présente tout l'éventail superbe de ses cheveux de feu que ses deux mains déployent. Sa-

lomon, dans ses vignes, titubait moins que moi, quand soudain je me lève en même temps que la lune.

— Un incendie! là-bas... Chouette! Paris qui brûle! Tiens, c'est l'Arc de Triomphe. — Ça m'étonne. — O la lune! c'est la lune! — Ah! grimpons, dit la Rouquine, j'ai soif. — A la Nature immense donne un dernier coup d'œil, Manon. — Y a que des toits! — Et vous, Jeanne? — Je me recoiffe. — Ce soir, la Seine est rose comme du vin d'Argenteuil. C'est gentil, cela, Manon? — Oui, mon loup, je me dégrafe.

Un crépuscule rouge, au ras de la colline, cerne d'un trait de feu le moulin d'Orgemont; son oblique lueur frôle encore les vignes, les touffes des asperges, les carrés de gazon./Je soutiens dans mes bras la Rouquine et Manon. L'ombre noire du moulin descend plus bas vers nous... Le jour, me dit Manon, est entre chien et loup. Nous gravissons la

pente. Nous plions les genoux. — Soif! dit Jeanne, et la terre s'efface brusquement. Le jour sur la colline est mort d'un coup de sang.

Dieu cloue son grand ciel d'astres. Il n'en a pas fini. Tous ces nuages roses, qui sont les mains des anges, ont leur petit marteau d'argent frappant sans bruit. On s'est trompé : là-bas, Vénus pend à une branche; Mars est une cerise au milieu d'un cerisier; Aldébaran se voile de gouttes de rosée, dans la touffe d'asperge où il s'est laissé prendre. Mais les anges de l'Un et de l'Autre Côté auront si bien tendu, ce soir, la voie lactée, que sa mouvante écharpe ne fera pas un pli, quand, sur l'Exposition, la belle nuit consciente deviendra l'attraction de la « fête de nuit ».

Cette obscure clarté qui tombait des étoiles, autrefois, ne veut plus condescendre à tomber : c'est dommage, et l'on bute, hélas ! à qui s'en prendre ? et soudain l'on s'étale. Oh ! Dieu n'a qu'à clouer !

L'on s'étale tous trois, et l'on reste étalés... La lune est un lampion, trop rouge et sans éclat, porté sur les violettes du ciel oriental par un fort gros nuage à mine de Chinois. Je le reconnais bien à son parasol d'or; il le ferme à présent, et file au vent du nord. Tout ce qui luit n'est pas de la lumière. — On va... Manon indifférente suçote sa jujube, et la Rouquine cherche dans sa poche on ne sait quoi. De mon pas *nuancé*, je grimpe sur les jupes. On s'arrête; il fait noir; j'allume une cigarette. Et sur un cornet de papier — elle aime ça — vite la Rouquine aspire une prise en cachette. Elle éternue, et moi, je me brûle les doigts.

Ombre absolue! Je crois que j'ai perdu la sente. Aïe... ton pied sur mon pied, Manon indifférente... — Quel braiment triple ébranle toute la voûte étoilée, si fort que nous voyons des étoiles filer? Nous arrivons enfin! J'ai reconnu les ânes! Les trois braves ânes du moulin d'Orgemont. Ah! oui, soufflons... Paris derrière nous s'enflamme:

un vrai feu, cette fois. D'ailleurs, il fait plus clair. J'aime dans l'horizon ces panaches d'éclairs. Rouquine, vous allez éternuer : j'y vois. J'avais cru la colline envolée avec nous, à la poursuite du jour enfui dans les éthers, je ne sais où, je ne sais où, je ne sais où ! Mais non, voici la France ! Elle est là sous ce pied que vous m'avez meurtri, et voici mon soulier.

— Allons, vous êtes ivre, nous n'arriverons pas.  
— Oui, Manon, ma chérie, il est vrai, je suis saoul ; mais ne trouvez-vous pas que cette gerbe d'étincelles ferait une bien jolie rivière à votre cou ? Non, une aigrette plutôt. Ne baissez point la tête. Je l'offre à la Rouquine, ma reine de Saba ! Rouquine incorrigible, vous sentez le tabac... Plus qu'un petit effort, et nous tenons le gin. « Je t'aime bien, peut-être ! — Méchant qui m'assassines ! » On me parlait ainsi, tout à l'heure ? Ah ! c'est vous ? Mais votre nègre !... moi, je ne suis qu'un jeune homme sombre. Ne vous retournez plus, je sais, la nuit

flamboie. A mon brûlant amour sied bien un feu de joie, Manon. Houp ! encore un pas, houp ! ça y est. — Tiens, de l'ombre...

Et personne. — Appelons. — Personne. — Frappez ! — La porte?... Maison sonore et vide. Personne. Ici, les ânes; là, le poulailler; et dans les vitres, Paris en flammes. Nous pouvons nous asseoir. — Ah ! non, elle est trop forte, j'ai soif, dit la Rouquine, j'ai soif et je crierai ! — Eh bien, criez, ma fille, accompagnez les ânes. Tenez, le coq s'en mêle, et flûte ! le chien de garde... Le voilà, le molosse ! Rouquine, à toi ! à toi ! O le noble animal, bien dressé sur deux pattes. Mais la Rouquine se campe, le bras ferme en arrière, dans l'attitude aisée d'une souple amazone, qui va lancer son dard en inclinant l'épaule, — puis, tout droit, de sa main qu'elle ouvre, elle projette un nuage léger de poudre de tabac, dans les gros yeux sanglants et fixes de la bête, aveuglée sur deux pattes, et qui retombe sur quatre. Et le pâle Cerbère secoue si fort la tête



que, vraiment, je commence à le croire, il en a deux : mais il file humilié, grognant, serrant la queue. — Vous fûtes belle et vos cheveux flottaient en flammes, ô Rouquine, bravo ! vous y mîtes de l'âme. Voilà plus de courage qu'il n'en faut contre un nègre, ô Manon, je veux dire que pour glisser des lèvres sur le front tout en sueur d'un puant Nyam-Nyam. Entendez-vous, Manon ? Au moins, réponds-moi : zut ! — Manon indifférente suçote sa jujube.

— Mais ce n'est pas tout ça, dit la Rouquine, à boire !... Je vous dis qu'il me faut à boire, ou j'en crèverai ! — (Le calme, un doux zéphyr, et les senteurs du soir composeraient, sans doute, une heure délectable, mais la Rouquine fait un raffut de tous les diables, mais les ânes braient à s'en décrocher la mâchoire, mais les poules cotecodètent, et le coq, dans les transes, dressé sur ses ergots, engueule le silence). — Je vous dis qu'il me faut à boire, ou j'en crèverai ! — Il te faut donc mourir, le mal est sans espoir. Sous la lune san-

glante il est beau d'expirer, meurs. — La cave, enfin, la cave, y a une cave! — Meurs. — J'entrerai, moi! — Meurs donc! *Nib* de boisson ce soir, te dis-je; ah! cesse un peu ton raffut, viens t'asseoir. Tiens, console-toi : une cigarette. O ce que t'es pâle! — Je m'en fous pas mal de ta cigarette! — C'est vrai. (Et la Rouquine se tord les bras sous les étoiles.) — Asseyons-nous, Manon. La Rouquine joue un drame. Du Shakespeare, si tu veux, je préfère le Shakespeare. — Ah ça! vous autres, est-ce que vous croyez que je vais rire? — Allons, joue-nous Macbeth, il me faut du Shakespeare. « *Salut, Macbeth, thane de Glamis!* » Oui, la sorcière. « *Salut, Macbeth, futur roi d'Ecosses!* » Non, joue-moi lady Macbeth, c'est cela, en étirant les doigts. Tout à fait bien. Maintenant, que l'incendie t'éclaire!... Oh! parfait! lève tes mains! Elles sont toutes rouges. « *Và-t'en, maudite tache!*... » — Ecoute, Manon, sans rire... attends un peu... écoute... N'entends-tu pas des lyres? Hé non, c'est un orchestre fort bien constitué. Cela monte de l'abîme. Vrai

Dieu! sommes-nous bêtes! Ils sont tous descendus, Argenteuil est en fête. Mais oui, là-bas, je vois tourner les cochons roses : là, dans le creux, entre les noisetiers, tu vois? C'est la fête!... Tournez, tournez, bons cochons de bois! Le manège en clinquant brille comme une rose, où court de la rosée, et qu'on tourne dans les doigts. Plus haut, nous verrons tout. Suis-moi, ne me suis pas : tandis que la Rouquine joue ici du Shakespeare, au frais sur la terrasse, je boirai le zéphir. — Ils sont peut-être là! dit la Rouquine. Elle grimpe.

Laissant flotter sa robe de linon à fleurettes, l'indolente Manon monte doucement les marches. Elle est molle, endormie, elle incline la tête, et c'est une Ophélie gentiment fantômale. Je fais mine de la soutenir, elle dit : non! et détache ma main de sa taille, et s'arrête. — Le coq s'est tu, les ânes regardent par les claies. Ils se sont tus aussi, Jeanne leur déplaisait... Leur âme est-elle ou plus tranquille ou plus inquiète?... Il rampe un chaud par-

fum... Le zéphyr alourdi n'apporte plus, avec l'odeur des violettes, les flonflons de la fête qu'en échos assourdis. — On entend la Rouquine marcher sur la terrasse. Elle en fait tout le tour et longe les buissons. De ses bras elle écarte les branches des noisetiers : la rosée chante à petites gouttes sur le gravier. Un chat-huant ulule dans la tour, la nuit brille. Manon est en extase. On entend la Rouquine frapper, d'un pied rageur, le sol dur qui résonne, et chuchoter : personne, et chuchoter : personne. — Manon, sur l'escalier, reprend sa marche molle. Et comme une vapeur elle paraît glisser. Les roses de son chapeau lui tombent à l'Ophélie. Je la suis à pas lents. Est-ce moi qui la suis?... Vraiment, je ne sais plus, je suis indifférent. Je n'ai pas ressenti l'offense de Manon. Je me sens bien tranquille. Je me dis à quoi bon tirer des coups de revolver aux papillons? — Voici le clair de lune. — Phébé, que tu es pâle!... Mais non, c'est la Rouquine, ô c'est Jeanne qui est pâle... Je la vois : elle est là, contre le ciel d'étoiles, sur la dernière marche où Manon

pose le pied. — Elle ouvre et lève les deux bras et dit : Personne... et désespérément les laisse retomber. — Soudain, Manon s'éveille, rugit, s'élanche : Ah! vache!... De sa manche, la Rouquine lui a frôlé la joue, et sur un corsage noir Manon saisit un cou. La Rouquine tournant sur elle-même se délivre. Les deux femmes s'étreignent, puis se ravissent, et tirent du même geste la longue épingle de leur chapeau, de sorte qu'elles ont — le combat sera beau! — les yeux brillants de haine et deux armes flexibles. Les chapeaux rejetés, hurlantes, elles se visent droit aux yeux. Une épingle se prend, l'autre se brise, dans les manches flottantes, boucliers levés vite! — Je me suis arrêté, je renverse la tête : ainsi je vois très bien la lutte en silhouette entre ces quatre étoiles du Chariot de David.

Je la suis même avec un plaisir ineffable... Dans le profond ciel noir, bien des étoiles filent, mêlant silencieusement leurs fins jets d'huile, mais ce cadre aux coins d'or, la Grande Ourse, est fixé. Pour un

tableau vivant, c'est le plus beau des cadres. — Jeanne seule reste armée. Elle fonce !... je sursaute. Manon lève le bras. Glissant sous le bracelet, l'épingle se casse en éclairs à son poignet. Manon féline, de ses fines mains, trois fois fortes, avancées, retirées, inquiètes, rapprochées, comme deux papillons autour d'une clarté, cherche encore à saisir au col *cette rougeaude* ! qui, souple, évite l'étouffement d'un cou nacré, si beau, je me souviens, la nuit, sur l'oreiller, que l'on dirait le clair de lune qui respire... N'importe ! Jeanne est plus souple et Manon plus féline, Manon sera plus lâche, et plus fourbe la Rouquine. Elles se valent, et fi des combats inégaux ! Sur l'escalier lunaire je ramasse les chapeaux. — Je les ramasse (il faut que j'occupe mon âme) et les rejette ainsi par-dessus mon épaule. Une trop grande allégresse me ferait défaillir. Et je compte mes doigts, je regarde mon ombre, je m'occupe. Ah ! crier quelle joie, quel délire fait tressauter mon cœur qui bat à la folie ! Cela bondit dans ma poitrine comme une flamme ! car je

vois bien, maintenant, elles se sont envahies, cette rouge Macbeth et ma blanche Ophélie... Elles sont l'une dans l'autre, elles ne font plus qu'une... Vivat ! elles ont perdu l'équilibre, et chacune, toutes deux, et chacune, c'est la même, elles tombent. L'escalier les reçoit ; le mouvement s'anime. Oh ! que je suis heureux, que mon cœur est puissant ! Chaque marche innocente à présent fait un crime : une marche et du sang, une marche et du sang. — Rangeons mon être noir, laissons passer la trombe. La voilà toute ! je vois, dans le même désordre, les griffes qui déchirent et les bouches qui mordent, Ophélie et lady Macbeth, chargées de cris, et surtout ces jolies, ces adorables têtes, les deux gorges, les cheveux rouges, les cheveux d'or, et les quatre bras blancs sanglés sur les deux corps ! — Vous voici donc sincères ! battez-vous ! battez-vous ! Non, jamais vous ne fûtes plus belle, et à mon goût.

» Mais souffrez qu'à mon tour je grimpe deux, trois marches... Ah ! fort bien ! continuez de tour-

---

ner sur le sable. Je prends aux choses qui tournent un plaisir incroyable. Roulez, tournez, creusez un trou, ne cessez plus ! Animez plus encore, si vous avez du cœur, ce mouvement tournant qui vous fait tant d'honneur. Battez-vous, mais tournez ! Ah ! qui donc aurait cru que, jamais, dans leur vie, ces belles demoiselles iraient participer au rythme universel ? Fort bien ! ne cessez plus de tourner sur l'arène. J'éprouve aux choses qui tournent une joie de Silène... Ainsi vu, dans le champ qu'embrasse ma paupière, le sable soulevé par vos jupes furieuses, balayant tout, les chaises, les tables, les parterres, c'est le sable éternel, c'est la grande poussière, amoureuse, infinie, embrasée, audacieuse, des sphères qui s'en vont tournoyer dans le ciel, à travers le treillage obscur d'une tonnelle ! C'est ta jupe, c'est toi, Rouquine, qui soulèves ce tourbillon d'étoiles dans les yeux aveuglés du Chien et du Taureau, du Lion et du Bélier, animaux bondissants qui font le tour du ciel et gardent le zénith, auberge désertée par son hôte



Phébus pour le nadir en fête ! Oui, c'est toi. Compliments. Tu domptes bien les bêtes. — Les voici toutes cabrées, ces bêtes constellées ! — Et vous, belle Manon, pour qui j'ai tout un faible, une étoile, en filant, copie l'arc de vos lèvres : est-ce vous qui soulevez ce long baiser de feu que la Nuit sent courir sur son front ténébreux ? Oui, c'est vous. Compliments. Vous aimez bien les nègres. — La voici toute en sueur, cette Nuit étoilée ! — Toutes les deux vous jouez de gentils personnages, oh ! vous êtes, ce soir, bien à votre avantage. Sur l'arène rougie, fardez-vous mieux les joues, et nous irons après faire danser les esprits, toute l'énorme et noire nation de la Nuit. Mais point de modestie ! que rien ne vous arrête ! Allez, allez, mes prudes, fardez-vous, battez-vous, faites voler du fard, tournez, tournez surtout... J'entends les cris de la dentelle qu'on déchire... Empourprez-vous, poupées ! dût la lune en pâlir. Elle a encore un peu de sang sur les pommettes. Je me promets d'aller regarder vos visages, de plus près, tout à l'heure :

---

j'en aurai le courage. Manon dans ses cheveux d'or saigne, je le vois bien. Elle a toujours aimé se couronner de roses. Une compresse de vent, cela ne sera rien. Si la Rouquine a soif, elle a là quelque chose... La Rouquine? c'est la tempe ouverte? Rien de tragique. Hé! la rose grenade entr'ouvre sa tunique! Vrai Dieu, je n'irai pas ramasser les pépins, cela ne sèmerait pas l'amour au cœur d'un chien. — La foule des étoiles tourne autour de la nuit. Tout tourne en ce grand monde, les astres, les ivrognes, les ailes des moulins, les fourmis sur les pommes; l'esprit du philosophe aussi fait un circuit. Tournez donc, mes beautés, ah! tournez, mes jolies! Chaste et pure Macbeth, et vous, tendre Ophélie, vous aviez des cochons la ruse et l'innocence autrefois? Bien! l'oreille au sol (faites comme moi), entendez-vous tourner les cochons de la fête? Ceux-là sont en bois blanc, peints en rose, et, je crois, comme était votre cœur, autrefois, autrefois! Iriez-vous faire moins qu'un cochon sans conscience? Non, vos âmes, ce soir, sont en magni-

ficence. Je vous dis qu'il est beau, je vous dis qu'il est bien, quand la Nature entière tourne sa manivelle, que vous participiez au rythme universel!

... On s'est tout pardonné, hier, avec Manon...

Les cheminées d'usine crachent des feux sanglants, derrière la vigne vierge rouge des tonnelles. C'est d'une mélancolie sans seconde. Je soupire. Il me semble que j'ai quelque chose à *leur* dire, et que ce quelque chose est triste et important. — Restez à la Peau-Rouge, l'oreille contre terre: Manon, Jeanne, écoutez ma confidence amère, puisqu'aussi bien votre double bête est lassée, et que, l'une près de l'autre, je vous vois reposer comme deux feuilles d'automne un peu rouges... mais passons! Je serai lâche, n'en doutez pas, car ma misère est infinie, — très lâche dans mes réflexions.

(Soupirez, petites feuilles que le zéphyr écrase,

---

pleurez sur le gravier, rosée des noisetiers, et toi, pénible lune, languis sur la terrasse et mets le deuil d'une ombre aux petits cailloux blancs, étoiles, frémisses, ulule, chat-huant, ce que je vais leur dire est si triste vraiment.) Et vous deux, écoutez ma confiance amère... Écoutez, Manon, Jeanne, ma confiance amère...

Quoi ! vous auriez senti grandir vos destinées, rien qu'en vous appliquant sous mes yeux à tourner dans une telle rage, que ce fut de l'amour plus fort à chaque tour et plus passionné, cet espoir de tuer l'autre avant la fin du tour ? Quoi ! vous m'auriez lâché, mes belles connaissances, dans ma vie de petit amant désappointé, ma vie cette romance qui se blague elle-même, et j'aurais éprouvé que vos « cœurs de romance » à vous, pouvaient soutenir une passion suprême ? Quoi ! l'une à l'autre, ainsi, devant mes yeux jaloux, vous vous seriez glissé, sur le cœur et partout, le long velours de feu de toute la passion ? et moi ! dans ma vie lâche

et par vous désertée, moi, sans force à jamais pour m'arracher mon mal, je n'irais point vous reprocher votre lâcheté de m'avoir fait ce cœur faible et sentimental?... Vous ne m'écoutez pas, sinon vous poufferiez!

« Combats-tu le combat que Dieu t'a préparé, ô cœur né pour la haine, et qui veux adorer?.. Est-ce bien de leur faute, à ces petites-là, si, voulant être aimé contre son destin même, elles n'ont pu chérir un cœur né pour la haine? » — Je n'ai pas su choisir selon mes dons, Seigneur. On me parlait d'amour, j'ai donné tout mon cœur. Amour ou haine! qu'importe! Je voulais *cela* ou *cela*. Mais l'amour tout entier, ou tout entière la haine! Leur indolence m'offrit l'amour, je fus pipé. La haine leur fait peur : elle tient en éveil; et j'ai vu que l'amour pouvait se sommeiller. Ce qu'elles veulent de nous, mon Dieu, c'est la pitié de ne pas éveiller leur âme qui sommeille : ce qu'une petite femme demande à son amant, c'est de ne pas brusquer ses

sentiments dormants.—Cependant, Manon, Jeanne, me serais-je trompé ?

Ah ! ne pouviez-vous pas, Jeanne ou Manon coupable, tout à fait me haïr ou tout à fait m'aimer ? N'est-ce pas, c'était possible ; et vous m'avez dupé ? car je sais, à présent, ce dont vous êtes capable... Je serais mort pour l'une de vous, comprenez bien ! je serais mort pour elle, ou bien je l'aurais tuée. A moins que la passion ne nous fournît le moyen d'égaliser notre amour aux feux les plus célèbres, et que cette passion ne fût : Fidélité ! Voyez Baucis et Philémon ressuscités ! ou, pour un feu plus doux, Roméo et Juliette... Manon, je ne veux point me payer votre tête : pourquoi me regarder avec ces gros yeux ronds ?... Je serais mort d'amour, ou j'aurais tué peut-être ; ou toute une longue vie, j'eusse adoré peut-être ! Mais non, mon cœur est lâche et n'a plus de moyens. Le mal dont mon cœur souffre, hélas ! est incurable. O vous surtout, Manon ! ô vous, Manon coupable !... Vous ne comprenez pas, sinon vous poufferiez.

Mais n'est-il pas bien vain de vouloir questionner ces froides et soudain frénétiques fillettes?... Voluptueuses petites tigresses qui s'étirent, quand leurs nerfs agités par les mains de la Vie entourent de fouets cinglants leurs âmes endormies. Elles ne sont pour rien, vous dis-je, à leurs réveils. Non, chez elles, rien n'est volontaire, tout est subi. Qu'est-ce que ça veut, qu'est-ce que ça sent, et que savent-elles? C'est né ainsi : cœurs de romance où l'amour gèle, et soudain cœurs de flamme, étouffée brusquement. — O pitié que l'on a pour elles! ô sentiment! — Oui, cette pitié-là, c'est la grande coupable. L'opium de nos pardons ajoute à leur sommeil... Depuis combien de temps les femmes dorment-elles? Maudit soit le premier qui leur fut pitoyable. Moi, j'ai laissé mon cœur s'enivrer des romances, où l'on fait de la femme un ange sans conscience, qu'il faut que l'homme adore pour sa seule beauté. Rien en échange, sinon leur infidélité, qu'on doit leur pardonner avec de pieuses larmes. Ce n'est pas de leur faute!... Ont-elles bien une

---

âme ?... Et je suis devenu plus faible et plus lâche qu'elles, à l'école de la pitié, fleur du sommeil. O honte du guerrier qui jette ainsi ses armes. — Je sais de quels pavots Samson fut assoupi. Plus femme que la femme est l'homme qu'elle endort, par la pitié de sa faiblesse. Il était là.... câlin dans le sommeil... Samson dormait encore, quand le fouet de la Vie et du sang réveilla, juste le temps de se venger de l'Homme, Dalila ! N'est-ce pas qu'il faut rire, en écoutant cela ? Jeanne ronfle dans son sang : la belle n'écoute pas. Eh bien, pouffez, Manon ! — Mais vous ne comprenez pas.

Les cheminées d'usine crachent des feux sanglants. C'est la nuit sanguinaire, humez, cela se sent. Mars, pourpre au cœur du ciel, bat comme une blessure. Et mon cœur saigne aussi, tenez, je vous assure. — Ces ânes auront-ils bientôt fini de braire?... je voulais leur donner un rôle de confident. O mon Dieu ! je demande aux ânes que voilà, ce qui retient un homme à ces petites-



là? Les pauvres bêtes n'en savent rien, pas plus que moi, pas plus que vous, Seigneur, pas plus que les étoiles, et que cette lune pudique rougissant sous un voile. Allons, vous, ma belle Ombre, qui si bien vacillez, répondez : entre toutes, je vous crois docte et sage. Vous serez écoutée par tout le paysage. Les cochons de la fête eux-mêmes se tairont. Mars écoute bouche bée, et la lune, en clignant. Les ânes se sont tus. Dieu même est dans le vent. Et Paris au lointain, soucieux de ce mystère, doucement se rapproche de toutes ses lumières. Voici donc la question : Dites-nous ce qu'elles font sur la terre, ces filles qui n'auront pas d'enfants ? Qu'est-ce que ça veut ? qu'est-ce que ça sent ? et que vivent-elles ? Dans l'échelle des êtres où faut-il les placer ? Entre l'herbe qui dort et se courbe au zéphyr, et le félin qui rêve et se cambre au désir ? Quel degré de conscience leur faut-il accorder, à ces âmes dormeuses que les nerfs seuls réveillent ? Un mystérieux sursaut de leur être interdit va-t-il les replonger dans une

vague de la vie? Justement, voici l'occasion. S'y jetteront-elles? — Ah! mon Ombre, vous vous faites vraiment tirer l'oreille, et vous restez plus coite que le Saint-Sacrement. Hé oui, c'est une énigme — indéchiffrablement! J'en donne, tout comme vous, ma langue au chat. — Pourtant...

glissez donc votre oreille sur ces cœurs de romance, écoutez-les dormir par curiosité, mon Ombre; et je suis sûr que vous y entendrez, ainsi que dans les cours de Paris en hiver, une petite voix chagrine, lointaine et grelottante, chanter *l'Etoile d'amour* ou *les petits Pavés*. Moi, j'y vais de ma larme devant cette misère, et c'est bien vrai, mon Dieu, que ça vous fait pitié! — La Romance les tient quitte de tout l'Amour. — Ce monde étant pour elles, et par fatalité, une vallée de larmes et d'infidélités, elles ne rêvent pas de plus divin séjour qu'une étoile (pensez donc!) où s'aiment nuit et jour les amants, les maîtresses, baudruches envolées... Il me souvient qu'un soir, pour me rendre

agréable, je promis à Manon de nous y transporter, par quelque nuit sans voiles, en ballon dirigeable, et Manon n'a point ri de ma grossièreté ; mais l'innocente enfant doit m'en vouloir encore de n'avoir pas tenu ma promesse. Elle a tort ! Car la petite étoile brille à son ciel de lit, non pas pour moi sans doute, mais à ses beaux yeux las, et je l'ai vue souvent s'y ravir en esprit, au moment où son corps refroidissait les draps. — Le sommeil de leur âme est-il visionnaire?... Sont-ce des philosophes mystiques à leur manière?... Et fatalement leur âme s'ennuie-t-elle ici-bas?... Est-ce qu'elles aperçoivent, par delà cette vie, sur les flots de leurs jours, tout au fond de l'azur, un monde plus conforme à leur propre nature?... Ce qu'elles voient *là-haut* ? Eh bien, je vous l'ai dit. — Quand le sombre Océan va se joindre à la Nuit, au fond des mers profondes l'huître bâille d'ennui, sentant confusément bâiller, sur leur charnière, le soleil rouge et son image au ras des flots. Elle voudrait aller bâiller dans la lumière. Mais elle n'a

point d'âme ! mais il y a trop d'eau ! Et comment, dites-moi, glisser au ras des flots ? ses coquilles ne sont point des ailes ni des nageoires ; et l'huître aspire en vain la lumière du soir. Mais lorsque Manon bâille près de moi dans son lit, oh ! lorsque Manon bâille tout au fond de sa vie, il y a belle lurette qu'elle s'est envolée, loin de cette vallée de mes larmes — l'oreiller — dans l'étoile d'amour où l'on aime toujours, sur un gazon de rêve où l'on dort ses amours.

Allons donc ! suis-je bête ? A quoi l'ivresse entraîne ? Jeanne... Manon... pardonnez-moi... petites amies... J'allais vous reprocher toute ma honte humaine, lorsque, déjà, mon cœur ne bat plus que pour lui ! Cessons, je vous dois trop vraiment, pour une nuit. Et vous pourriez me reprocher, de vos yeux morts, d'étaler en reproches les raisons du plus fort. — Montons sur cette borne d'où l'on voit tout Paris !.. Présentons aux lumières un amoureux guéri !

# LES TZIGANES

(Nuit d'été à l'Exposition)



## II

### LES TZIGANES

(Nuit d'été à l'Exposition)

Sous ces bosquets mouillés d'un bleu rayon de lune, vous me poursuivez donc et voulez m'affliger, souvenirs qui flottez par la fête nocturne ? et que revenez-vous, poignants regrets légers ?

Un chaud zéphyr m'apporte, en remuant les feuilles, un si triste et doux air, trop sensible à mon cœur, chagrin d'avoir perdu d'aussi faibles bonheurs que les frêles délices de la brise et des feuilles !

---

O mes Manons perdues, mes amantes d'un jour, dans l'ombre tiède et bleue, cet air, l'entendez-vous ? car si je vous évoque, dans le soir de ve-lours, c'est que mon cœur éprouve un déchirement si doux !

Car cet air est léger comme était votre amour. Infidèle et câlin, il me vient par bouffées, toujours plus caressant qu'il est plus étouffé, puis il cesse au moment qu'on l'entendrait toujours.

Je vois entre les feuilles le restaurant doré, où les violons s'inclinent sous un archet qui traîne, puis se relèvent, au cou des Tziganes chamarrés d'or, sur la manche bleue au ras des yeux d'ébène.

L'heure est triste pour moi qui m'accoude à cette urne, et j'écoute, et je rêve aux Manons disparues. Le rayon de la Tour Eiffel met dans la nue comme un long regard triste sur la fête nocturne.



## LIVRE III

A PIERRE LOUYS

Ah ! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,  
On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.

ANDRÉ CHÉNIER.



# L'ONDÉE

(Soir d'automne, sur le boulevard Sébastopol)

*A Henry Bidou.*



I

L'ONDÉE

Soir d'automne, sur le boulevard Sébastopol)

Un ruisseau, le long du trottoir, traîne les fils d'or de l'ondée. Ce soir, le monde est plein d'espoir. Que les jupes sont décidées!

Le soleil s'ouvre en rose des vents, au-dessus du Pont Saint-Michel, et vient mourir obliquement sur le boulevard des demoiselles.

Il pleut, il mouille, c'est certain : la pluie descend

dans un rayon. Et les cartons verts des trottins se pressent autour de Pygmalion.

Petite fée que le ciel dore, votre carton sera mouillé. Souffrez que votre bras m'honore, accueillez le délire ailé

de mon parapluie d'étudiant, où guigne le ciel vert sans voiles, par deux trous qui sont deux étoiles couleur d'espoir et de l'instant!

Un sort divin, pour le ciel vert, est d'incliner une pluie dorée, et pour mon pépin déchiré d'abriter votre carton vert.

Rien dans tes yeux qui me pardonne, ô petite Ève aux joues d'api, d'avoir mis tes yeux qui m'étonnent à l'ombre de mon parapluie?

Je trouve, en l'heure délicate, des raisons de me

---

consoler. Adieu pour adieu, petite chatte. Et que ta jupe soit envolée !

Je me sou mets, par ce soir d'or, au parfum des pierres mouillées, je sens que mon cœur s'abandonne à la douce pluie ensoleillée ;

un vent très pur, une fraîcheur, court sur les flaques mordorées : je me sou mets de tout mon cœur à cette ivresse de l'automne.

Le parfum du trottoir mouillé, c'est la bonne odeur de Paris ; c'est une odeur de liberté qui monte des pierres et s'envole.

Voici le baume aux cœurs dépris. — On s'est aimé, on s'est quitté. Qui s'en souvient ! le fou ? la folle ? C'est la vraie odeur de Paris !

Et vous, ma belle pluie dorée, me souviens-je

de ma maîtresse ? quand vous pendez aux marronniers, me souviens-je de sa tendresse ?

Un soir que j'étais désolé, sur ce boulevard où fuit le jour, un soir Manon m'a consolé, tout à la fin de notre amour.

Ce n'était pas un soir pareil... Il ne faut point se souvenir... Nous n'avions tous deux qu'une ombrelle... que je n'arrivais pas à tenir...

Je tremblais de toute ma peine. C'était la fin de notre amour. Était-ce un soir ? était-ce un jour ? C'était la pluie et le soleil.

On s'est aimé — on s'est quitté. Je me sou mets, je m'abandonne à la douceur, à la senteur, à la magie du soir d'automne.

Un ruisseau, le long du trottoir, traîne les fils d'or



---

de l'ondée. Soleil mourant et vent du soir. Que de fils d'or sont déchirés !

Tous les trottins sont sous les portes, claquant de leurs petites dents. Ah ! que ne puis-je faire en sorte d'apaiser un cœur mécontent !

Hélas, toute espérance est morte. Le ciel est plein de trahison. Je me souviens de ma maîtresse ! Je me souviens de la traîtresse !

Je me souviens de sa tendresse le jour où m'a quitté Manon... Je n'en ai pas souffert alors, comme en souvenir, par ce soir d'or.



# PROMENADE SOLITAIRE

(Du Point-du-Jour au Luxembourg)

*A Louis-Paul Alaux.*



### XIII

## PROMENADE SOLITAIRE

(Du Point-du-Jour au Luxembourg)

Fortifications, votre herbe frissonne... Ton seul horizon, mon cœur, c'est l'automne.

Et toi, Point-du-Jour, que ta berge est nue!  
Marchons par les rues froides des faubourgs.

Je serai bien las au quartier Latin. Javel, Montparnasse, que je suis éteint!

Qui m'a fait souffrir ? Tes yeux bleus et froids.  
On t'appelait, Manon, le petit verglas.

Le seul horizon aux peines de la sorte, c'est le  
Luxembourg dans ses feuilles mortes.

Devant la « Taverne », Manon m'attendrait, et  
l'on entrerait pour la *mominette*.

Mais ça, c'est hier : Manon n'attend plus. Mar-  
chons par les rues. Marchons par les rues.

Je bute aux pavés tant mon cœur est lourd ! —  
Boue et charbon, noire beauté des faubourgs,

usines, usines sur un ciel gris perle, et la fruite-  
rie pauvre isolée, et l'herbe

jaune des terrains vagues ; tessons et ferrailles ;  
le *tram* et les fleurs électriques des rails,

---

et les sons d'un orgue, et l'odeur des frites, — tout dans les faubourgs, tout m'est nostalgique !

Je bute aux pavés tant mon cœur est lourd. Arriverai-je enfin pour la mort du jour ?

Un lent soleil jaune, aux murs des couvents, attendrit la rue Notre-Dame-des-Champs.

Mais j'en ai tant vu, des fins de journée, attendrir les rues, mourir aux cheminées !

Crépuscule sombre, et mon cœur se serre au son des tambours sourds du Luxembourg.

On ferme la porte et je reste là. Nous nous regardons, ô pauvre soldat...

Je n'ai plus d'amour. Derrière la porte s'éteint le ciel vert sur la feuille morte.

Par delà les grilles, est-ce le Panthéon, ce dôme qui brille aux derniers rayons ?

C'est là-bas, derrière, que Manon logeait... Une rue herbeuse... un quartier désert...

L'été, contre un mur, devant sa maison, un gamin dans l'ombre sonnait du clairon.

Ce n'est pas de froid qu'on tremble de la sorte... Je n'ai plus d'amour et Manon est morte.

Je ne l'ai pas vue (d'autres ont osé), ma mère, dans son petit lit, assassinée.

Elle était allée, la veille, dit-on, avec son voyou au torse bleu tendre,

voir le Point-du-Jour, du haut des fortifs, sous un doux ciel vert, rose et sensitif.



---

Il l'avait emmenée, la veille, dit-on, voir l'herbe  
— et lui, mâle, sonnait du clairon !

Des brins d'herbe pâle sont restés collés, fortifi-  
cations, après mes souliers.

Adieu, mon Paris, et toi, Luxembourg. Je m'en  
vais... je vais... je bute aux pavés.



APRÈS LA MORT DE LA PETITE



### III

## APRÈS LA MORT DE LA PETITE

---

Moi, je l'ai su après — tu me l'avais caché — que ton père était mort sur l'échafaud, petit verglas ! J'aurais bien dû le comprendre à tes sourires.

J'aurais dû le deviner à tes petits yeux, tes petits yeux battus de sang, à ton bleu regard indéfinissable, papillotant et plein de retenue.

Et moi, qui avais toujours l'air de te dire : « Ma-

demoiselle, voulez-vous partager ma statue? » Ah ! j'aurais bien dû comprendre tes sourires, tes yeux bleus battus de sang et pleins de retenue.

Et je t'appelais comme ça, le petit verglas, — que c'est bête, un poète ! — O petite chair transie ! Moi, je l'ai su après, que ton père était mort ainsi...

Pardonne-moi, petit verglas. — Volez, les anges !

**DANS LE BROUILLARD**

(Plaine de Colombes)

*A Charles-Henry Hirsch.*





### III

## DANS LE BROUILLARD

(Plaine de Colombes)

Terre de brouillard et de suicide, ô toute la plaine de Colombes ! Par cette rase plaine aride, t'ai-je assez promené, cœur sombre ?

Dès l'heure âpre où l'Aurore touche, de son genou, la nuit couchée, puis de sa main rouge l'étoffe, au petit jour des maraîchers,

combien de fois, dans le brouillard, l'œil plein

de flammes et de pleurs, j'ai battu la plaine au hasard, fantôme ivre de ma douleur!

Chaque aurore, en quittant ma chambre, j'avais si peur que les battements fous de mon cœur, dans l'autre chambre, n'éveillent le cœur de maman.

A pas de loup, comme un avare changeant de cachette son trésor, et qui s'inquiète, et va pressant sur sa poitrine un or qui tinte,

je descendais l'escalier noir vers le jour gris du corridor, mes poings étouffant les battements de mon cœur, et sa folle plainte.

Vite, je traversais le jardin. — Qui donc, mère, t'a réveillée, que vers ton fils, tes vieilles mains tremblent derrière la croisée?

Est-ce toi qui m'appelles? — « Si matin, où va-t-il, mon fils bien-aimé? » — Est-ce moi, vers la grille du jardin, qui m'enfuis sans me retourner?

Tes mains qui veulent me reprendre, ô mère, ton visage éploré derrière la vitre de ta chambre, empêchent-ils de s'égarer

ce fils en proie à des tourments? — J'ouvrais, je repoussais la grille, qui retentissait sur ton cœur avec un bruit de fer, maman!

Alors j'entrais dans le brouillard, alors j'allais traîner, pauvre ombre, dans les tas de feuilles épars, comme si je cherchais ma tombe.

Quel cri, quel sifflement, quelle plainte, que ce brouillard étouffera, quel cri, quel sifflement, quelle plainte, ô ma folie, t'emportera?

N'est-ce pas, il t'en faudrait si peu... Et j'entrerais dans la mort calme. Un cri. Je fermerais les yeux, je ne sentirais plus mon âme.

Un cri de hasard qui décide, terre de brouillard

et de suicide, une plainte, dans ton aurore, qui m'emporte enfin vers la mort!

O banlieue, un coup de clairon qui me fasse tout oublier. J'irais à la mort en courant, comme un soldat dans la fumée,

cependant que, là-bas, maman tendrait les bras vers son enfant, et bercerait, sans le savoir, mon fantôme dans le brouillard...

Chèvres plaintives dans les enclos, vous lamentez votre tristesse? Ah! j'entends les trains en détresse! Le vent d'est siffle en vol de faulx!

Les feuilles tournoient dans la plaine. Je les entends, j'entends des voix! Mon cœur ne sait plus faire un choix, et chaque bruit est un appel.

Une feuille est venue sur ma main se poser comme une autre main. Et je la froisse à mon oreille. Je crois entendre toute la plaine,

ses routes, ses villas, ses treilles, ses champs arides, ses jardins, — sa nue, gémir à mon oreille. Une feuille est venue sur ma main.

Quel cri, quel sifflement, quelle plainte, dont ce brouillard est déchiré, quel cri, quel sifflement, quelle plainte, ô ma folie, va t'emporter?

Est-ce à ce bruit de roues rouillées (roues invisibles, ah! tuez-moi!) que mon cœur souillé crèvera, entre le fer et le gravier?

Les coups de sifflet haletants des locomotives dans la plaine! et toutes les lanières du vent! et le bruit fou que mon cœur mène!

et voici que mes souvenirs grondent en mon sein comme un feu, *et j'entends, en mon haleine bleue, se consumer mon avenir...*

Mais d'où viens-tu, forme gentille, qui me frôles

et disparais ? Mon cœur n'est plus la proie des filles, et mon cœur en est aux regrets.

Tiens, c'est Manon qui me fait signe?... Manon est morte, elle vient jouer... Nos mains unies, dans l'herbe humide, ont mis au jour cette faucille.

Est-ce toi, mère, qui l'arracheras, toute rouge, de mon cœur d'amant ? — Ce sera le premier passant, qui sur la route sifflera.

Mais on, je n'ai plus le courage : la vision a disparu. — « Reviens, Manon. Je serai sage... tu me conduiras... je ne sais plus. »

La voici ! j'ai revu Manon : j'appelle. On a répondu : « Non ». J'entends un rire, puis un bruit clair, comme de petites clochettes de verre.

Voici le hasard qui décide, terre de brouillard

---

et de suicide! — Adieu, maman. Je vais revoir l'Azur au-dessus des brouillards.

C'est à ce bruit de vie si frais que je veux entrer dans la mort, petite laitière, qui, dans l'aurore, fais tinter tes boîtes au lait.





**LE JARDIN**



## IV

### LE JARDIN

Ma mère, ensevelis de tes mains tout le jeune homme charmant que tu me fis.

Appelle-les tout en pleurs les bons voisins des villas, ensevelis, en pleurant, dans le terreau de ton jardin — oui, devant eux et leurs matous, leurs petits chiens, — le décor joli, luisant, poli, affable, bleu-de-gaze, étoile-de-taffetas, que tu fis en tenture fort douce, ma foi, tomber du front sur les regards, puis sur le corps de ton fils bien-aimé !

Creuse la terre sous les feuilles. Mets à ta gauche les fleurs en tas pour les couronnes tout à l'heure. Et dis aux feuilles et dis aux fleurs de bien garder tout leur parfum ! Mets à ta droite les feuilles en tas pour la croix sur moi tout à l'heure. — A cette voisine, la fine curieuse : — « Mon fils, Coureur-de-Peines, courait vers l'horizon... Je ne l'ai plus compris... il fuyait mon amour... A travers champs, sur les pierres, ses pieds ! Madame, n'ont-ils pas fui mes mains pour les sentiers ?... Je les avais sentis grandir, ses petits pieds, dans mes mains chaudes par mes lèvres, et n'ai pu guère les réchauffer. Mais ses yeux et son front étaient si lourds de sang que ses épaules et tout son cœur tremblaient... comme ces roses rousses entre vos doigts, Madame ! »

Et pleure, et devant eux, ensevelis, proprement, tout le charmant fantôme que tu me fis, ma mère.

— Ton fils, maman, ton fils. Ah ! tu l'as bien

trompé, lui qui jugeait la Vie sur ta vie de bonté!...  
Chère ignorante femme, pauvre bonté légère. Ton  
fils, hélas ! maman, pourquoi l'as-tu trompé ?...  
Maintenant, c'est fait : je n'en veux plus à ta ten-  
dresse. Et puisque j'ai touché l'horizon d'or des  
champs, tes larmes, ô cher sang ! va, elles ne seront  
point vaines... Douce, reprends ton somme, et je  
t'apparaîtrai, et tu revêtiras d'un voile de caresses  
ton fils, maman, ton fils que tu as bien trompé !  
— ton fils, Coureur-de-Rêves, et qui s'est bien  
damné !

Pauvre bonté légère... chère ignorante... oh !  
sûre du Ciel...



LA BOHÈME DU CŒUR  
ET  
LES ROMANCES D'UN SOU

A CHARLES VAN LERBERGHE  
ET ALBERT MOCKEL.





Mais il est bien court, le temps des cerises  
Où l'on s'en va deux, cueillir en rêvant  
Des pendants d'oreilles...

J.-B. CLÉMENT.

Tes mots, ta gaieté, tes rires, et pour  
rien, — ta voix de bille bleue en trille  
au creux d'un verre, et tes bras à ta nu-  
que en guirlande légère, l'art de glisser  
ton pas en relevant ta robe, et ton regard,  
parfois, comme d'une étrangère... Tout  
ton art, femme, je savais bien. Et te  
suivant de loin, comme je souffrais!...

(LES DEMOISELLES DE MES LARMES. —  
*Ball. Fr.*, I.)



I

PETITES ROMANCES

I

LE BOUQUET DE FLAMMES

Je sais bien, tu vendis mon âme au diable que l'on rencontra, pour un joli bouquet de flammes que sur ton cœur il épingla.

Et je sais que tu fis sur moi l'aimable essai d'un cœur glacé, l'essai de ton amour sans foi, quand ce bon démon fut passé.

Oui, je t'ai mis la flamme au cœur par l'entremise d'un bon diable. En ai-je profité? Malheur! De tes amants je suis la fable.

Savons-nous quel démon c'était?... C'était un jour plein d'alouettes. Si tu m'aimas, qui donc le sait? Un diable et sa petite fourchette.

## II

## LA MARGUERITE

Et tu vendis mon cœur, petite, à l'Amour enfin rencontré, pour rien, pour cette marguerite que tes doigts même ont déchirée.

Je t'aimais un peu, m'aimais-tu? Turlututu, chapeau pointu. Le vent emporte les pétales : l'un vole au mont, l'autre aux étoiles,

et le dernier dans la rosée de son talus vient retomber. Un peu, beaucoup, passionnément! Vraiment, ma chère, et vos amants?

On effeuille la marguerite contre une haie de

clématite. Et le malheur vient doucement avec l'arôme du printemps.

## III

## LE GRAND FILET

Aussi bien, l'amour est un songe : c'est la petite fumée bleue courant sous le ciel orageux, crispé d'éclairs, de nos vies sombres.

Tous les pétales sont menteurs, de la marguerite effeuillée. Est-ce par le feu de mon cœur que ma poitrine est incendiée ?

Je ne crois pas ; mais on peut boire, et vendre son âme au fantôme du vaporeux démon, l'Espoir, son cœur au spectre que l'on nomme :

l'Amour aux chaînes, l'Amour aux ailes ! —

L'Amour est mort dans le filet de ses promesses éternelles, qu'ont mal jeté ses bras de lait.

Retenu au sol par ses chaînes, soulevé dans l'air par ses ailes, il ouvrit mal ses petits bras, et son grand filet l'étouffa.

## II

### MEUDON

Les yeux bleus d'une Clémentine, et ses bras  
blancs levés au jour vers chaque branche d'aubé-  
pine ; la matinée d'un jeune amour,

la balançoire et les tonnelles, dans les avoines  
quelqu'un qui siffle, nos morsures, tes petites gifles,  
et le glouglou du vin vermeil,

sur la nappe un rais de soleil, le bruit des four-  
chettes, la romance d'un Italien qui se balance et  
chante en regardant le ciel ;

dans un bois où l'azur s'appuie, nos bons sommeils, l'après-midi, sur mon cœur ta main qui repose, nos réveils parfois, et nos poses,

le retour au son de nos pas, ta gorge oppressée, tes soupirs, et la nature qui s'étire et fleure bon comme tes bras,

le couchant sur le mur en ruines (ô les lierres du Bas-Meudon!), le chemin noir qui se termine, la Seine, les frites, les goujons,

le ciel vert où tremble une étoile, Saint-Cloud qui s'allume, nos regrets, la vision du sentier pâle qui reconduit à la forêt,

(il mène à la gare, le jour tombe) — la laiteuse odeur dans l'espace des vernis du Japon, les glaces d'un train qui passe, ton frisson ;

le printemps, notre amour, ta foi, mes serments,



---

nos pleurs, tes romances, le crépuscule au fond des  
bois, et nos longs baisers en silence,

ah ! c'est bête qu'on se rappelle de ces choses qui  
ne sont pas, qui sont en rêve et sont cruelles, et  
puis que l'on oublie déjà !

### III

## LE SOURIRE PERDU ET RETROUVÉ

Je n'aime plus ton sourire : je t'ai vu pleurer.  
C'était perdre ton empire, pour le retrouver.

Tes pleurs ont plu à mon âme, et pourtant je sais  
que nos infidélités te les font répandre.

Je suis un homme, à vrai dire; une femme, tu  
l'es vraiment. Je préfère à ton sourire, tes larmes  
dans nos serments.

Larmes jalouses, ma bien-aimée! N'es-tu pas

---

heureuse?... Mon orgueil est consolé par tes larmes orgueilleuses.

Mais je n'aime plus ton empire, et c'est trop pleurer ! As-tu perdu ton sourire ? Je l'ai retrouvé.

## IV

### LE FIACRE

Tout nous dire, ne rien dire, quand ce fiacre nous entraîne, c'est la même chose, ou rire? C'est l'amour qui nous promène.

Pour moi l'amour est un mal, et pour vous un passe-temps. Nous fatiguerons le cheval à nous leurrer si longtemps.

Va doucement, va, bon cocher, par des rues,

---

devant des maisons. Pour un si médiocre péché, ton dos sera notre horizon.

Amertume des baisers morts ! Est-ce vrai ? l'on s'est embrassé ? Un cahot aida notre effort. Et la roue ne s'est pas cassée ?

Quoi ! nous nous sommes enlacés ! A-t-on baissé les stores verts ? Oui, cela s'est passé, passée, souvenez-vous-en, la barrière.

Un vieux marc rétablit nos cœurs sous une guinguette, à Montreuil. Le cheval fumait dans sa sueur, contre la haie de chèvrefeuille.

Et nous ne sûmes que savoir, nous étouffions contre les stores, quand nous reprîmes, vers le soir, la route des petits efforts.

V

LES PAS SUR LA ROUTE

La main douce, à mon bras, de l'ami troublant qui me parle d'aurore, lorsque le jour succombe, je suis la route, et lui me donne ses raisons... Un pas devant lui, je ris en l'écoutant.

La main cherchant la main de l'ami qui me trouble et me parle de joies, lorsque mes joies sont mortes, je suis la route, et lui me donne ses raisons... Je souris un peu, vers lui, en l'écoutant.

---

Une main sur l'épaule de l'ami troublant qui me parle d'amours, quand je suis las d'aimer, je suis ma route, et lui me parle doucement... Un pas derrière lui, je pleure en l'écoutant.

## VI

### L'AMOUR JURÉ

*A Karl Boès.*

Il est de longs amours profonds comme la haine, et durables et sourds plus que la haine encore, de ces amours jurés qui font craindre à la mort de courber son fantôme en passant sous leurs chaînes.

Par vous, j'ai tout vécu ; vous m'avez trop aimé. L'azur et le soleil dont les rêveurs sont ivres, mieux que la froide mort ne sauraient me charmer. L'amour aide à mourir, hélas ! comme il fait vivre.

Si la mort est un lien qui s'ajoute à nos chaînes,



---

ou bien le coup de hache sur leurs anneaux qui sautent, que la mort à jamais les délivre ou les mêle, nos deux cœurs trop aimants, prisonniers l'un de l'autre !

Ah ! quelle soit l'amie qui rend la liberté, ou l'éternel bourreau qui nous lie pour toujours ; mais il ne faut plus vivre ainsi, ma bien-aimée, dans le regret caché d'un trop parfait amour.

Car il n'est plus de joie, d'espoir, ni de désir pour nous, plus de délire pour nous, plus de merveille de vivre... plus de printemps, d'azur ni de soleil, s'il n'est un jeune amour à qui nos cœurs aspirent !

## VII

### LES LIEDS A MARCELLE

*Écrit en Bretagne.*

#### I

##### LE MIRAGE

Tout ce jour, l'océan fut peuplé de mirages, ou bien l'ont-ils rêvé, mes regards trop distraits? et vraiment, les pêcheurs ont-ils vu les sillages entraîner doucement l'image de vos traits?

Moi, je l'ai vue partout comme une fleur des vagues : au bord des rocs perlés de mousse et couverts d'algues, et sur le raz d'argent que sa vitesse

allume, où les marsouins bleus plongent, par troupe,  
sous l'écume.

Je l'ai vue dans l'embrun léger qui m'est venu,  
lorsqu'une vague s'est dressée, inattendue, contre  
le roc, d'où je suivais tous ces mirages, et mes  
lèvres ont cru toucher votre visage.

Oh! c'était bien sensible, et je vous ai cherchée.  
Mais vous étiez partout sur la mer, et non là, et  
j'appelais : « Marcelle! », enfin je me penchai sur  
l'abîme, et, fermant les yeux, je dis tout bas :

« Puisque mes yeux fermés sont toujours brûlés  
d'Elle, quand mes yeux s'ouvriront, je l'aurai près  
de moi : ainsi, lorsque j'ai trop regardé le soleil, je  
crois sentir son globe enflammé sous mes doigts. »

Près d'une grotte ouvrant aux mouettes son  
émeraude, vous attendiez mes yeux... J'ai poussé  
un grand cri! Vous étiez pâle et triste, et vous

m'avez souri. Et les mouettes tournaient sur votre doux fantôme.

Puis courant vers la baie et ses micas unis, je vis derrière vous flotter vos cheveux bruns, et mes pas, sur le sable, ont en vain poursuivi leur ombre qui fuyait dans l'ombre de mes mains.

Ici partout présente, hélas ! et bien absente, que je vous ai cherchée, ce jour-là ! Mais, peut-être, dans l'amie adorée je cherchais une amante ? Vous êtes le mirage, et je suis le poète.

## II

### LE PRINTEMPS DANS LA CHAMBRE

La vision argentée me reste au fond des yeux, d'une heure qui fut si tendre à nos muets aveux, par ce doux jour complice, avant le soir mortel où je pensai vous dire un adieu éternel.

Les rideaux, sur les vitres, ouvraient leurs bandeaux blonds à la lumière printanière, et les derniers nuages d'Avril, se poursuivant, frôlaient d'une ombre passagère les meubles, les tapis et le parquet luisant.

Votre salon brillait tendrement. Le soleil nuançait jusqu'au blanc le velours bleu des chaises. Un éclat de jour vif, au coin de la cheminée, éveillait une étoile dans la glace immobile.

Nous étions là tous deux assis à contre-jour, tous deux le cœur ému de l'intime féerie, et parfois votre épaule et votre profil grave, ainsi penchés, baignaient dans la clarté divine.

Le parquet, l'or d'un cadre au mur, le glacis noir du piano où se mirent les doubles chandeliers, les cuivres d'un album et le cristal d'un vase, et cette bague sombre à votre doigt fermé, se peu-

---

plaient de feux blancs : sur la table, un miroir animait un rayon de molécules d'argent.

Devant nous se cherchaient d'inquiètes étincelles. Et nous restions pensifs, et nous taisions encore. La glace aimait le verre et le cuivre aimait l'or, et leurs rayons mêlés jetaient sur nous, Marcelle, un amoureux filet argenté et tremblant.

O que votre profil est doux sur le jour blanc ! ô que votre visage est beau dans la lumière !... Tout à la vision de son flottant trésor, vos chers yeux éblouis trouvaient sans doute, en elle, la force de ne point me regarder encore ; et vos yeux se voilaient d'une paupière sage quand les rideaux s'ouvraient à l'ombre d'un nuage.

Nous restâmes longtemps, vous baignée de lumière, et moi vous regardant... Nous restâmes longtemps...

Une voix par la chambre, ou la vôtre ou la mienne, voulut parler, ne dit que le seul mot : hélas ! Une voix en écho mourut dans un sanglot... Vos mains, sur votre robe, se croisèrent comme lasses.

Alors s'éveilla-t-il, tout au fond de votre être, ainsi qu'une étincelle dans un noir diamant, le doux feu de l'amour et des premiers serments ? Je pensais : « La clarté du printemps la pénètre... » Vous n'étiez plus la même, et moi j'étais tremblant.

Quand je vous vis sourire, enfin, les yeux vers moi, à mon tour je fermai les yeux, pensant mourir, et quand je les rouvris, le bleu velours des meubles était presque argenté sous l'ardeur du printemps.

Toute la chambre était inondée de lumière. Je soulevai vos mains, nos doigts dans les rayons. Et je souris, alors, vers celle qui souriait, entre ses bras levés par mes bras triomphants !

Je vous avais saisi les mains, et nous avions vu dans nos cœurs. Mais lorsqu'il me fallut parler, mes lèvres tremblaient trop fort.

Le même rayon, comme un glaive, traversait nos deux poitrines. « Ah ! pensais-je, certains secrets découverts coûtent la vie ! »

Une lueur d'argent filtrait de vos yeux à demi fermés, puis vous sentîtes, sur vos mains, battre le sang de mes paupières.

Car je savais que, dans nos cœurs, ce rayon argenté et froid, ce rayon de l'amour impossible, était le regard de la Mort.

### III

#### SOIR ORAGEUX

Crépuscule noir. Blancher des nuages. Le ciel luit, ce soir, comme un coquillage.



Faiblement se traîne, sur la mer sans lueur, la  
trop lourde haleine de la terre en fleur.

Je suis triste et vague : dans l'horizon lourd, le  
dos d'une vague berce un peu de jour.

Traînant sur le gouffre la peine de mon cœur,  
qu'il est lourd, le souffle de la terre en fleur !

Une fraîcheur monte. On attend l'éclair. L'odeur  
des lilas tourne sur la mer.

Avec le vent frais, quel espoir te quitte, — quel  
espoir te vient, cœur aérien?..

Il pleut, ah ! c'est bon ! et l'averse abonde sur  
mes mains ouvertes, maîtresses du monde.

Sur terre et sur mer, je le sens qui bat, le cœur  
libre et fort qui palpite en moi !

C'est un doux bien-être de sentir son cœur battre au cœur du ciel, des flots et des fleurs.

Quand l'averse abonde sur mes mains fiévreuses, le centre du monde, c'est mon cœur qui bat !

Ah ! c'est mon amour, le centre du monde, quand l'ivresse inonde ma vie amoureuse...

Elle, ma conquête, moi, son bien-aimé ! Le vent de victoire des pluies embaumées !

#### IV

#### DEVANT LA MER

*A la manière de A.-G. Swinburne.*

Quand toutes les fleurs saisissent les champs et que la mer se fleurit de voiles, et que tant d'oiseaux se disputent l'azur par les belles courbes de leur vol — ils tournent le cou, de plaisir, au soleil, — moi, dans la douceur de l'heure amoureuse, j'é-

---

cris en soupirant, je suis triste au printemps, pour mon amour que je n'aurai pas, pour une chose folle, ô Marcelle !

La grande mer, pure comme un bleuets, palpite de toutes ses vagues sous la brise aussi bleue, palpite comme un bleuets qui s'ouvre au vent d'avril... Mais je vous trouve plus belle dans mon souvenir que les bleuets ou les mers, ô Marcelle !

O chère âme, à présent que je suis loin de vous, si je ne chantais un peu pour vous parler, ah ! douce amie qui étreignez mon cœur, si je ne vous évoquais dans le secret d'un rêve, si je n'osais vous louer dans mes chants secrets, je serais mort, je mourrais, ô Marcelle !

Nous devions faire chacun la moitié de la route. Hélas ! qui peut changer le destin ? Vous partiez de si loin, je venais de si loin, — l'un vers l'autre allant chaque jour. L'un et l'autre nous venions

d'un tendre amour perdu, et nous sommes-nous bien rencontrés, ô Marcelle?

L'amitié ne serait pour vous qu'une injure, et pour moi qu'un blasphème, et rien autre, ô Marcelle!... Je ne vis que par amour de votre amour... Mais, dites-moi, avant que votre image ne s'efface, là, sur la mer où mon rêve est bercé, ce qu'un homme peut donner pour une femme aussi belle? ô Marcelle, dites-le moi!

Et lorsque tant d'azur baise les champs en fleur, et que la mer se fleurit de tant de voiles, lorsque la brise, d'un même mouvement, couche l'herbe et les mâts, troublant ainsi mon rêve, — moi, dans l'inquiétude de cette heure amoureuse, j'écris en soupirant, je suis triste et je pleure, pour un amour que je n'aurai pas, pour cette chose folle, Marcelle!

Ah! je sais bien, quand vous m'avez quitté, vous m'avez dit adieu gentiment de la tête, et votre

épaule, en fuyant, je le sais, avait une courbe plus douce que le vol d'un oiseau !

## V

## LE PUR AMOUR SE CACHE

Le pur Amour se cache. Est-il mort ? Sa voix tendre chante, parfois encore, au fond d'un bois, la nuit. Inentendue des hommes, elle est triste, elle semble le sanglot sous les feuilles d'une source affaiblie.

Le pur Amour est là : qui viendrait le chercher ? Sa voix ne chante plus que pour les fleurs cachées, pour les feuilles tremblant comme des cœurs dans l'ombre, et de rares étoiles que traîne un ruisseau sombre.

Qui viendrait vous entendre, ô voix désespérée, si tendrement plaintive, hélas ! en votre exil ? Une

langueur s'ajoute au rythme des feuillées, au bruit de l'eau courante, et c'est tout, semble-t-il?

Non, dans cette ombre où glisse un clair de nuit léger, au son de cette voix douloureuse et divine, le lierre embrasse mieux l'arbre qu'il a penché, et les violettes sentent leurs âmes plus voisines,

le ruisseau même anime et ravit dans son cours un peu du ciel d'étoiles, secrètement miré.— Quand je n'entendrai plus la voix de notre amour, ô Marcelle, dans ce bois triste et doux j'entrerai.

## VIII

### LE CASINO

*A Henri Le Sidaner.*

Ah! laissons les tresses qui volent! Ah! laissons les cheveux flotter! Sol, la, si, do, ré, mi, fa, sol. Un piano pour pianoter.

Approchez-le de la fenêtre. Que l'on danse sur la pelouse. On s'aime, on s'aimera peut-être. L'herbe est tendre et la lune est douce.

Les grands arbres sur la falaise, et la mer au

bord des galets ont des murmures qui se plaisent. On cause bas et l'on se plaît.

Ça durera le temps d'une ronde. L'anglaise Kate m'a dit : « Nô ! », et je dis à Jeanne : « Oui, ma blonde... » Dansons autour du casino.

Jenny est rouge comme une pomme. Que Robert est joli garçon ! Marguerite court après Tom. Paul a pris le cou de Suzon.

Et le soir est tombé si vite que le pasteur a son ombrelle. Un bombyx frôle et bat les vitres, ouvertes à la ritournelle.

Ah ! ce n'est plus le temps des rondes. Valsons autour du casino ! On valserait autour du monde avec ce Tagliafico.

Voyez comme la lune éclaire tout l'air penché de



---

Gabrielle, qui veut se jeter à la mer, si Robert ne valse avec elle.

On vient de gifler Marguerite, pour n'avoir pas su l'empêcher de faire à Tom une visite, dans la guérite du douanier.

Les tresses volent vers le ciel, sous les bérets rouges, blancs, noirs, et les tailles des demoiselles ondulent dans la brume du soir.

## IX

### LA VIOLONISTE

A Claire Claudel

Elle joue en tzigane, avec une câlinerie d'oreille sur le violon, comme si elle écoutait un cœur.

Avant d'être entendus, n'est-ce pas que des sons aussi doux et câlins suivent le contour de son profil ?

Une brise est l'archet qui faiblement sursaute, s'enfièvre sur les cordes, ou s'y appuie et coule et tremble.

---

Elle joue en tzigane, et câline de sa joue, de son oreille où luit une perle, et de sa tempe, le bois sonore.

Les cordes soupirent, vibrent, et, dans le son qui meurt, elles se tendent, se détendent, puis brusquement se tendent à crier.

L'archet tire une plainte sombre.

Et doucement, des notes roulent sur le violon, comme des larmes sur un visage penché dans l'ombre.



Son corps ondule. Et n'est-ce pas que c'est doux ? Ses yeux gris, ses yeux noirs ou gris, ses yeux battent, et son corps ondule.

Oh ! l'archet qu'il est loin !... il pose sur la pre-

mière corde. Il s'avance, en cadence, comme une barque sur la mer.

Je crois bien que deux feux, entre la nuit des cils, deux feux intermittents veillent sur ce départ.

Car les yeux noirs ou gris, les yeux méchants et doux, ont des feux argentés, et sur les cordes luit la tempête!

L'archet s'élançe, il crie, écrase un flot de sons. J'ai cru voir son sillage...

Il est à l'horizon, puis revient, se balance, et les yeux noirs ou gris se closent : — l'archet naufrage.



On ne sait quelle peine ont ces yeux-là, ni cette douce main aventureuse, s'il n'y a pas un peu de folie dans tout cela, ou quel chagrin caché?

---

Révéléateur des peines, ô violon, tais-toi! — Non, riez, cordes.

Et voici que vous riez, que vous riez, voici que vous riez d'un rire si philosophe, sous l'archet qui chahute presque, dans cette interminable volée de croches!

## X

### LA CHANSON DE L'ÉTHER

Le petit tombeau des parfums qu'est ton joli nez rose et fin, lorsqu'il s'entr'ouvre aux plus subtils, sent pleurer sur lui les fleurs bleues, pleines de rosée, de tes yeux, parmi l'herbe d'or de tes cils ; et tes narines sont un oiseau qui bat des ailes sur le tombeau, et qui ne veut plus s'envoler, tant les parfums l'ont consolé.

Le joli tombeau de famille ! Ci-gisent le lys et la rose en leur odeur, ici repose la clématite des

charmilles, en sa senteur divinisée par les amants et les poètes, ici repose la pâquerette en son fleur d'herbe et de rosée, et dans son âme la violette. Paix éternelle aux apaisés.

*De profundis!* Ainsi soit-il! On sonne pour l'éther subtil. Voici la troupe des fossoyeurs. Ce sont tes doigts, légers porteurs, haussant le volatil éther dans son gentil cercueil de verre. Ce n'est pas lourd, les morts vont vite : lorsqu'ils sont si légers, en outre, les fossoyeurs courent sur la route.

L'ange invisible de la Mort plane, crois-le, sur tout ceci. On devine un pli de sa robe à cette ride que voici. L'ange invisible de la Mort, sur ton front jeune, se dérobe dans un nuage de cheveux d'or, car c'est un peu le ciel ici. Pourtant, ses ailes, je les devine au froncement de tes sourcils.

Paix éternelle aux apaisés ! Plus bas, tes quenottes glacées me révèlent, par leur clarté, le cime-

tière de nos baisers. Ainsi soit-il. Souvenons-nous. Et prions pour ces beaux époux, les baisers échangés qui tombent ! Que ton sourire vienne alors, comme la lune sur les tombes des baisers et des parfums morts.



## XI

### PETITES ROMANCES

*A Gabriel Fabre.*

#### I

##### ENTRE DEMOISELLES

Vraiment, la vie est-elle une chose qu'il faille tant considérer? Ma robe est noire, la tienne rose. Nos deux chevelures sont dorées.

Mon Raoul est mort à la guerre. Ton Paul mourra demain, ris donc ! La constance est toute une affaire. Sa lettre est dans mon guéridon,

sa dernière, à mon chéri !... quatre jours avant

d'expirer!... Il voulait m'aimer pour la vie, et vivre à m'en désespérer.

Un jour, j'eus causé d'un *flirt*, — ah! du nôtre, par politesse. Il m'offrit une petite fleur, pour mettre en mon livre de messe.

## II

### ENTRE DEMOISELLES

Aimons-les peu, aimons-les bien. Je veux dire : aimons-les en rêve. C'est déjà trop qu'il soit un lien entre leurs baisers et nos lèvres.

Brisons-le, ne le souffrons plus. C'est leur âme qu'il faut saisir de toute notre âme, et, vois-tu comme c'est impossible, il faut rire.

Et feindre aussi qu'on les adore! A ce choc-là,

leur cœur s'entrouvre. On regarde au fond, et l'on sort doucement tout ce qui s'y trouve,

de sorte que nos belles ruses ne puissent plus les faire souffrir, et que d'eux-mêmes ils nous refusent, un jour, ce qu'on pourrait offrir.

### III

#### LA SEULE ROMANCE

Amuse un cœur, déchire un cœur. Moi, je regarde ton sourire. Et que m'importe la douleur de tes amants? ils sont là pour souffrir.

Ils ont pris toute la souffrance et ne m'ont laissé que le bien. Qu'ils adorent, sans espérance, un cœur si jeune et si léger que rien!

Pour moi, l'amour que je te porte, ce n'est qu'un petit courant d'air, entre le mur tiède et la porte de ton cœur jeune à mon cœur entr'ouvert.

## XII

### MON PORTRAIT

*A Philippe Berthelot.*

Mes yeux, comme deux diamants noirs, brillent sous mon chapeau Rembrandt; ma redingote est noire; noirs, mes souliers vernis reluisants.

Cheveux noirs serrant les joues pâles. Un long nez tombant de Valois. Et fleurant la malignité, j'ai la raideur de la fierté.

Sourire faux, regard sincère (Nature aussi, tu l'as permis!), et j'ai l'air de mâcher du buis, quand je cause avec le faux-frère.

---

Devant Saint-Germain l'Auxerrois, mon ombre aux marches de l'église, je fixe le Louvre parfois, que le couchant mélancolise...

J'eusse aimé beaucoup être roi : quelque Louis XIII fatal. — Bien malin qui déniche en moi le poète sentimental.

Dieu, cependant, m'a fait un cœur, à moi comme à tous autres, hélas ! Il s'est amusé, le Seigneur, à mettre du feu dans la glace.

Je ferai vibrer toutes les lyres. L'âme humaine est ma religion. L'or se mêle, en mes réflexions, au sang, aux roses et à Shakespeare.

### XIII

#### MADRIGAL

Le plaisir vaniteux que j'ai de vous aimer suffira-t-il toujours à vous cacher ma haine, ô ma tendre beauté? Je vous hais, je vous aime, et vous êtes princièrement belle en société.

N'en doutez pas : je feins, non sans malignité, de ne vous aimer plus, bien que je vous adore. Si je parle de haine, c'est de l'amour encore, et vous êtes princièrement belle en société.

J'apportais à l'amour un tel nom de poète qu'il

---

fit plaisir à votre orgueil de grande bête, et vous n'apportiez rien sinon votre beauté. Mais vous êtes princièrement belle en société.

Vous êtes belle, et même fort glacialement belle. Princièrement aussi ! Par quoi vous me flattez. Yeux noirs, profil d'argent, nez droit, cheveux cendrés, à votre cou de neige un mouvement rebelle,

et ce front qui menace, et votre moue hautaine, en société, ma chère, comme en intimité. — Le plaisir vaniteux que j'ai de vous aimer, suffira-t-il toujours à vous cacher ma haine ?

## XIV

### LE LAURIER

Dans l'odeur des feuillages, on prenait la Bastille : mettez à la femme un laurier sous le nez.

A défaut de laurier, de la poudre et des balles, et faites-lui sauter la tête, à la garce !

Pas de demi-mesures : la mort ou le laurier. Que le révolver fume à votre main glaciale,

ou que le laurier tremble vers sa moue impériale. Il faut anéantir le monstre, ou le flatter.



## LE VŒU MÉLANCOLIQUE

*A René Emery.*

Je voudrais être Pan, et Pan trompé des Nymphes, pour écarter les chênes entre mes bras aigris, quand je verrais glisser près de moi, sous leur guimpe de froid lierre, l'insaisissable Amaryllis,

ou la perfide Eglé, rapportant des campagnes, dans l'obscur forêt où son beau corps reluit, les faucilles volées aux mains des paysannes, pour m'en percer le cœur au hasard dans la nuit!

— Chloé nue, que j'adore, s'échappe d'un ruisseau. Elle grimpe à mon chêne et vaporeuse et vive. Le long de mon échine, elle s'éperle en eau, puis crispe un pied glacé contre mon mufle avide.

Je la mordrai ! Non pas. Ses ongles aiguisés par les rocs de la source ont tuméfié ma langue. — Je voudrais être un Pan très vieux, très déclassé, et dont l'haleine même serait fuie à la ronde,

un Pan baveux, un Pan se mouchant dans ses poils, se torchant par malice avec sa toison blanche, pour mieux vous éloigner, Nymphes aux yeux d'étoiles, et boire éperdûment la sève consolante !

## XVI

### FIN DE L'AMOUR

*A Gaston Danville.*

Vois-tu, la vie, ça se *bostonne*, lorsqu'on ne peut plus la valser : il faut la danser en personne un peu pressée, ma chère, un peu pressée.

Le bel amour que tu me donnes, ta jolie passion harassée, n'en parle plus donc à personne, j'en suis lassé, ma chère, j'en suis lassé.

Chaque baiser est un fardeau sur ma lèvre à demi glacée ; et la courbure de mon dos vient de passer, ma chère, vient de passer,

avec mes yeux vagues, avec mes reins frileux, mon pas cassé, je sautille, je suis pressé de boire sec, mon cœur, de boire sec.

Ta jolie passion harassée — ton haleine a le goût du cuivre — m'a continué le mal de vivre comme au lycée, ma chère, comme au lycée.

Je te reviendrai sans doute ivre ou pire encore, et mort peut-être, ou vivant comme du salpêtre sur nos plaies vives, ma chère, sur nos plaies vives.

Mais non, je sens la mort qui fleure. Je la respire : elle est camphrée. Un goût d'abîme, — une senteur de printemps frais? ma chère, de printemps frais?

## XVII

### LA DERNIÈRE ROMANCE

*A René Boylesve.*

L'amour est un songe où la mort se lève. Ah ! si vous m'aimiez, j'irais vivre encore. Me répondrez-vous ? la vie est si brève. — « Pensez bien à moi quand vous serez mort. »

Je rêve à présent que l'amour se lève. Ah ! j'en veux saisir la réalité ! Je me dresse et tombe. Et la mort se lève. — « Donnez un bonjour à l'éternité. »

La mort est un songe où l'amour se couche. Ah !

si vous m'aimiez, j'irais vivre encore. Mais qu'un tendre aveu coûte à votre bouche ! — « Je vous aimerai quand vous dormirez. »

Ma paupière, enfin, se ferme au soleil. La vie est un songe où la mort se lève. J'ai rêvé la terre, j'ai rêvé le ciel, l'éternel amour et la vie si brève.

## XVIII

### LA HAINE A L'ABIME

Je vous tiens, dans mes bras, renversée sur l'abîme. Un courant d'air qui monte me renvoie vos atours. On vous croirait couverte, au grand vent maritime, du baiser innombrable des lèvres de l'amour.

Il n'en est rien pourtant. L'odeur des rochers grise. Eblouie et pâmée, sentez-vous qui vous berce? La haine de vos yeux, très lentement, s'épuise à fixer devant moi la mer à la renverse.

Relevez-vous. Sondez mes yeux. Voyez leur nuit  
Ils cherchent la distance où perdre mes regards. Las-  
situde? habitude? moi je sens tout l'ennui que mon  
amour jaloux a mis dans vos yeux noirs.

Tandis que le vent souffle et que mes mains sur-  
sautent, comme je porte haut mes regards loin des  
cîmes! L'écumeux océan éparpille les vôtres. Notre  
haine est diffuse au loin sur les abîmes.

Un indulgent retour de nos amours anciennes  
nous fit-il rechercher la mer, qui prend les yeux,  
et ne s'était-on pas présumés courageux, au point  
de se pouvoir regarder avec haine?

Ah! si ton bras m'enlace, alors je vais au crime!  
Entre mes jambes, le vent bouscule ta chaude robe,  
et ton châle est sur moi comme une ombre et s'ani-  
me sur mon dernier regard de haine, qu'il dérobe.

Je te lâche... Il est doux de se sentir vivant, de



---

sentir l'air friser vos cheveux sous l'oreille en écoutant mourir un tel cri dans le vent, et rouler tous ces rocs détachés sur sa haine.

(Pointe du Raz, avril 1901.)

## XIX

### LA GRANDE IVRESSE

*A Charles Guérin.*

Par les nuits d'été bleues où chantent les cigales,  
Dieu verse sur la France une coupe d'étoiles. Le  
vent porte à ma lèvre un goût du ciel d'été! Je veux  
boire à l'espace fraîchement argenté.

L'air du soir est pour moi le bord de la coupe  
froide où, les yeux mi-fermés et la bouche goulue,  
je bois, comme le jus pressé d'une grenade, la fraî-  
cheur étoilée qui se répand des nues.

---

Couché sur un gazon dont l'herbe est encore chaude de s'être prélassée sous l'haleine du jour, oh! que je viderais, ce soir, avec amour, la coupe immense et bleue où le firmament rôde!

Suis-je Bacchus ou Pan? je m'enivre d'espace, et j'apaise ma fièvre à la fraîcheur des nuits. La bouche ouverte au ciel où grelottent les astres, que le ciel coule en moi! que je me fonde en lui!

Enivrés par l'espace et les cieux étoilés, Byron et Lamartine, Hugo, Vigny sont morts. L'espace est toujours là; il coule illimité; à peine ivre il m'emporte, et j'avais soif encore!



# TABLE



# PARIS SENTIMENTAL

OU

## LE ROMAN DE NOS VINGT ANS

—

### LIVRE I

|  |    |
|--|----|
| I. — LA RENCONTRE (Boulevard Sébastopol).....                          | 11 |
| II. — PREMIER RENDEZ-VOUS (Square Monge).....                          | 17 |
| III. — LES BEAUX DIMANCHES.....  | 25 |
| IV. — L'AMOUR AU LUXEMBOURG (Crépuscule d'été)...                      | 33 |
| V. — SUR LE PONT AU CHANGE (Le soir d'une brouille<br>avec Manon)..... | 39 |
| VI. — BULLIER.....   | 45 |
| VII. — JALOUSIE (Place Notre-Dame).....                                | 55 |
| VIII. — AMOURS D'UN SOIR (Taverne du Panthéon)....                     | 59 |
| I. <i>J'ai trompé Manon qui m'avait trompé.</i>                        | 61 |
| II. <i>Où sont-ils, les amoureux d'autrefois?</i>                      | 62 |

## LIVRE II

- I. — LE MOULIN D'ORGEMONT (Coteau d'Argenteuil). 67  
 II. — LES TZIGANES (Nuit d'été à l'Exposition)..... 103

## LIVRE III

- I. — L'ONDÉE (Soir d'automne, boulevard Sébastopol) 109  
 II. — PROMENADE SOLITAIRE (Du Point du-jour au  
 Luxembourg)..... 117  
 III. — APRÈS LA MORT DE LA PETITE..... 125  
 IV. — DANS LE BROUILLARD (Plaine de Colombes)... 129  
 V. — LE JARDIN..... 139

## LA BOHÈME DU CŒUR

ET

## LES ROMANCES D'UN SOU

- I. — PETITES ROMANCES..... 149  
 I. LE BOUQUET DE FLAMMES..... 149



|   |     |
|---|-----|
| II. LA MARGUERITE.....                      | 150 |
| III. LE GRAND FILET .....                   | 151 |
| II. — MEUDON .....                          | 153 |
| III. — LE SOURIRE PERDU ET RETROUVÉ.....    | 156 |
| IV. — LE FIACRE.....                        | 158 |
| V. — LES PAS SUR LA ROUTE.....              | 160 |
| VI. — L'AMOUR JURÉ.....                     | 162 |
| VII. — LES LIEDS A MARCELLE.....            | 164 |
| I. LE MIRAGE.....                           | 164 |
| II. LE PRINTEMPS DANS LA CHAMBRE.....       | 166 |
| III. SOIR ORAGEUX.....                      | 170 |
| IV. DEVANT LA MER.....                      | 172 |
| V. LE PUR AMOUR SE CACHE.....               | 175 |
| VIII. — LE CASINO.....                      | 177 |
| IX. — LA VIOLONISTE (A CLAIRE CLAUDEL)..... | 18  |
| * <i>Elle joue en tzigane</i> .....         | 180 |
| * <i>Son corps ondule</i> .....             | 181 |
| * <i>On ne sait quelle peine</i> .....      | 182 |
| X. — LA CHANSON DE L'ETHER.....             | 184 |
| XI. — PETITES ROMANCES.....                 | 187 |
| I. ENTRE DEMOISELLES.....                   | 187 |
| II. ENTRE DEMOISELLES.....                  | 188 |
| III. LA SEULE ROMANCE.....                  | 189 |
| XII. — MON PORTRAIT.....                    | 190 |
| XIII. — MADRIGAL.....                       | 192 |
| XIV. — LE LAURIER.....                      | 194 |
| XV. — LE VŒU MÉLANCOLIQUE.....              | 195 |

---

|                                |     |
|--------------------------------|-----|
| XVI. — FIN DE L'AMOUR.....     | 197 |
| XVII. — LA DERNIÈRE ROMANCE..  | 199 |
| XVIII. — LA HAINE A L'ABIME..  | 201 |
| XIX. — LA GRANDE IVRESSE ..... | 204 |

---

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

Le quinze avril mil neuf cent deux

PAR

**BLAIS ET ROY**

**A POITIERS**

pour le

**MERCURE**

DE

**FRANCE**













PQ  
2611  
078P3

Fort, Paul  
Paris sentimental

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

